

**« L'enracinement de Martin Heidegger (1889-1933). Les enjeux de l'approche chronologique du patriotisme local d'un philosophe »,**

Guillaume Payen, docteur en histoire, ATER (université Paris-Sorbonne)

**Publié in : Guillaume Payen (dir.), *Une querelle des Anciens et des Modernes ? La biographie historique entre tradition et novation*, 2012, p. 37-62 (<http://www.e-sorbonne.fr/actes-colloques/querelle-anciens-modernes-biographie-historique-entre-tradition-novation>).**

Suivre l'ordre des temps. Le modèle classique de la biographie historique suit le personnage dont elle écrit la vie de sa naissance à sa mort ; il donne ainsi vite le sentiment d'avoir parcouru l'ensemble de l'existence du personnage, en ayant montré tout ce qui était digne d'intérêt tout en marquant les scissions de ces temps qui constituent une vie. Le risque du « remplissage » est fort : face aux lacunes des sources, au mystère de certaines actions, voire de certains traits de caractère, le modèle classique peut faire disparaître les problèmes sous un texte visant à une compréhension totale et continue d'un personnage pris dans un contexte historique depuis ses premiers jusqu'à ses derniers jours. De ce fait, certaines biographies modernes, comme celles que Mathieu Lemoine a fait du Maréchal de Bassompierre, s'inscrivent en faux contre cette tentation : le jeune biographe acte donc le fait que la principale source pour reconstituer la vie du Maréchal est les mémoires que celui-ci a écrits à la fin de sa vie ; le regard critique de l'historien n'a de ce fait guère de sources pour reconstituer autre chose qu'une vie vue à partir de sa fin, c'est-à-dire en somme guère plus que la fin de sa vie. Si l'exemple de Bassompierre est extrême, il n'en reste pas moins révélateur d'une disproportion des sources disponibles sur la vie d'un personnage suivant les périodes de sa vie ; et alors que certaines d'entre elles, ainsi que leur succession, restent de fait plus ou moins mystérieuses, la tentation est grande pour le biographe classique d'apposer une chape d'intelligibilité sur une série de mystères que non seulement il n'éclairera pas, mais qu'il ira même jusqu'à dissimuler sous l'évidence trompeuse d'une compréhension reposant sur des sources fragiles ou lacunaires. Le modèle classique de narration est donc critiquable ; mais, de la critique au dénigrement, le pas est vite franchi. Il s'agira alors ici de montrer tant l'intérêt et les limites d'une approche chronologique, donc classique, de la biographie d'un personnage à partir de sa naissance ; nous nous appuyerons sur la vie du philosophe Martin Heidegger (1889-1933) envisagée sous l'angle de l'attachement à son pays natal, le Sud-Ouest de l'Allemagne, centré sur le bourg de Meßkirch.

Le patriotisme local est un sujet majeur pour ce philosophe. Dans « Pourquoi restons-nous en province ? », texte qui fut rédigé à l'automne 1933 puis publié et radio-diffusé en mars 1934, il affirmait « sentir [...] son travail intimement lié à la Forêt-Noire et à ceux qui l'habitent », ce qui, à ses yeux, « ne peut venir que d'un enracinement séculaire dont rien ne peut tenir lieu, l'enracinement souabe-alémanique<sup>1</sup> ». Martin Heidegger définit donc son identité de philosophe par un patriotisme local et rural, qu'il exprime au travers de la métaphore botanique banale de l'enracinement qui lui sert à désigner l'implantation de sa famille dans le Sud-Ouest de l'Allemagne depuis des siècles, enracinement qui favorise qu'il se sente jusque dans son travail lié à au paysage montagnard et aux habitants de la Forêt-Noire. Loin de se limiter à ce texte de la période nazie, les professions de patriotisme local que Heidegger fait se retrouvent à toutes les époques de sa vie adulte ; cette étude visera à comprendre la genèse et les mutations de ce patriotisme local, jusqu'à cette profession d'enracinement qu'il fit en 1933 dans ce texte bien connu de « Pourquoi restons-nous en province ? ». Sans prétendre à l'exhaustivité alors qu'elles sont très nombreuses et que chaque année de nombreux textes et lettres de Heidegger sont publiés, il s'agira ici de savoir quelles sont les sources principales dont nous pouvons disposer, ce qu'elles peuvent montrer et ce qu'elles ne peuvent pas ;

---

<sup>1</sup> Martin Heidegger, « Pourquoi restons-nous en province ? », *Écrits politiques (1933-1966)*, présentés, traduits et annotés par François Fédier, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1995, p. 150-151.

tout en établissant l'intérêt et les limites de ces sources, on déterminera dans quelle mesure l'approche chronologique qu'elles permettent peut se révéler particulièrement féconde pour l'écriture du patriotisme local au cours d'une vie, y compris, et peut-être même, plus encore s'agissant de celle d'un philosophe que l'on pourrait être tenté d'aborder *sub specie aeternitatis*, sous l'angle presque exclusif d'idées dont l'universalité tend à effacer l'inscription dans un temps humain. Trois grands temps constitutifs de la première moitié de la vie de Heidegger seront scandés, autour de deux ruptures : né en 1889 à Meßkirch, Heidegger y passe son enfance, dans le pays qui a porté ses ancêtres depuis des siècles, jusqu'à ce qu'en 1903, il parte pour Constance, puis Fribourg en Brisgau, pour aller au lycée et petit-séminaire afin de devenir prêtre, le déracinant de son petit pays natal et le formant dans un milieu catholique à la fois brillant et patriote ; 1919, deuxième rupture majeure : après son retour du front, rompant avec le catholicisme, Heidegger se rapproche des milieux protestants, du fait notamment de la rencontre de celle qui deviendra sa femme (Elfride Petri, qu'il fréquente depuis décembre 1915) et développe une philosophie marquée tant par les idéaux du Mouvement de jeunesse que par l'idéologie « Sang et sol ».

## **I – Écrire les germes de patriotisme local chez un enfant catholique d'un bourg du Bade (1889-1903)**

Écrire l'enfance de quelqu'un est rarement évident, les sources directes manquent d'ordinaire, et celles qui existent sont le plus souvent très postérieures ; tel est le cas concernant Heidegger, au point que l'on pourrait juger qu'il est une gageure de prétendre traiter un sujet finalement aussi précis que son attachement au pays natal. D'ailleurs, cette thématique a-t-elle un sens pour un enfant qui, au cours de cette période, ne dépasse pas quatorze ans ? Il semble de prime abord qu'à cet âge il soit plus question d'un éventuel et diffus sentiment d'attachement que d'une conscience patriotique développée et prompte à se répandre en torrents de mots. Néanmoins, un examen attentif des sources permet de nuancer nettement ce jugement trop prompt.

Le jeune Heidegger, né en 1889 à Meßkirch, bourg des confins souabes du Grand-Duché de Bade entre Jura et Lac de Constance, vécut dans un milieu propice à l'attachement au pays natal et favorable à une conscience patriotique locale. Des recherches généalogiques<sup>2</sup> ont montré que sa famille était installée exclusivement dans cette petite région comprise en un rayon de quinze kilomètres autour de Meßkirch, depuis au moins le XVII<sup>e</sup> siècle du côté paternel et depuis le XVI<sup>e</sup> siècle du côté maternel. Accentuant cette évidence de l'appartenance immémoriale à cette petite patrie, les deux lignages dont était issu le petit Martin avaient chacun gardé un lieu de famille, la bergerie du Danube pour les Heidegger et la « Ferme du Trou » pour les Kempf, véritables lieux de mémoire propices à la cristallisation d'une identité enracinée dans un sol natal. Telle que l'on peut l'imaginer à partir de ces éléments, l'identité locale de la famille de Heidegger devait être avant tout locale, attachée à Meßkirch, à son petit pays et à ces lieux de famille ; il n'est pas exclu que la famille Heidegger eût une conscience d'appartenance culturelle et dialectale immémoriale à cette région entre Sud-Ouest de l'Allemagne et Suisse comme pourrait le laisser supposer « l'enracinement séculaire » « souabe-alémanique » évoqué par Heidegger en 1933 dans « Pourquoi restons-nous en province ? » ; une source moins tardive, une lettre de Heidegger de décembre 1915, tend à confirmer cette idée d'une provenance souabe-alémanique, au moins à titre de mythe familial : « Tu te demandes comment ils vinrent dans la vallée du Danube chez les gens de Zim[m]ern ? Leur trace nous mène jusqu'au Tyrol du Sud d'où la famille partit pour prospérer en Suisse<sup>3</sup>. » Les recherches généalogiques menées ces dernières années ne contredisent pas, d'ailleurs, cette idée : le premier aïeul de Heidegger installé dans la vallée du Danube, à Leibertingen, était Oswald Haydecker, qui y emménagea en 1649 avec femme et enfant ; Agnesa, sa femme, était ou

2 Sur la famille, voir Elsbeth Büchin & Alfred Denker (2005), partie III : « Martin Heideggers Vorfahren », p. 173 -200, et partie IV « Anhang » p. 201 – 238, ainsi que l'arbre généalogique placé en annexe.

3 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 13 décembre 1915, éd. fr., p. 47.

Italienne ou Autrichienne. Sans que cela soit certitude absolue, la famille Heidegger avait vraisemblablement le sentiment dès l'enfance du futur philosophe d'une appartenance éloignée à un vaste espace régional, allant au-delà des frontières du *Reich* pour embrasser toute l'aire dialectale des parlers souabes-alémaniques.

À ce patriotisme local de sa famille s'ajoutaient des éléments de la culture ambiante qui favorisaient ce genre d'identité. Les deux journaux de Meßkirch, le national-libéral *Oberbadische Grenzboten* et le catholique *Heuberger Volksblatt*, contribuaient à diffuser un discours de patriotisme local, particulièrement ce dernier qui exaltait les traditions et l'érudition locales ; s'il semble douteux que le petit Heidegger les lût, c'était sans doute le cas de son père voire de sa mère ; en cette époque où l'alphabétisation en Allemagne était répandue dans tous les milieux sociaux, les journaux, au prix désormais modique, étaient lus souvent en public ou passés de main en main ; de plus, le père de Heidegger, comme sacristain, se trouvait au centre de la communauté catholique locale, à l'instar du rédacteur en chef du *Heuberger Volksblatt* ; et son atelier se trouva durant quelques années voisin de l'imprimerie du journal catholique. Ces journaux d'ailleurs reprenaient également un discours de patriotisme local tenu à Meßkirch même par la commune, qui entretenait la mémoire des grands hommes ayant illustré son nom, tels le Comte Froben Christoph von Zimmern (1519-1566), auteur de la *Chronique de Zimmern* et bâtisseur du château, le peintre de cour Johann Baptist Seele (1774-1814) et plus encore le compositeur Conradin Kreutzer (1780-1849) dont les œuvres étaient encore fréquemment jouées ; en 1883, la municipalité érigea un monument à sa mémoire sur la place de l'église où il était visible depuis les fenêtres de la maison des Heidegger. Le patriotisme de la commune se nourrissait du romantisme souabe, bien en accord avec le retour au peuple et au pays que le romantisme voulut souvent être ; le centre en était Tübingen, dans le Wurtemberg voisin, dont l'université fut, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le brillant foyer des études historiques ; la redécouverte du peuple, sa langue dialectale, son histoire et son pays, amena le poète et érudit Ludwig Uhland (1787-1862) à entreprendre une œuvre de collecte de textes de la littérature populaire souabe, qui fit école ; il mit à profit un texte essentiel du patrimoine de Meßkirch, la chronique de Zimmern, rédigée par le Comte Froben Christoph von Zimmern (1519-1566), par ailleurs bâtisseur du château. Tandis que le carnaval, typique de l'espace souabe-alémanique (*Fasnet*), était particulièrement célébré, reprenant des éléments de folklore et d'histoire de la ville, la commune, en un temps de grand développement économique et monumental, connaissait régulièrement des cérémonies célébrant les gloires du passé et du présent ; symbolique entre tous de la vie publique meßkirchoise, l'hôtel de ville fut inauguré le 29 juin 1899 : on joua le chant de Conradin Kreutzer « *Das ist der Tag des Herrn* », sur un poème de Ludwig Uhland, de même que « *O Schutzgeist alles Schönen* » de Mozart ; l'architecte Engelhorn déclara que « ce nouvel hôtel de ville correspond[ait] à toutes les exigences de la modernité et témoign[ait] de l'habileté et du soin de l'artisanat meßkirchois<sup>4</sup> », puis, son discours terminé, remit les clefs du bâtiment au maire ; celui-ci, enfin, après avoir fait l'éloge de l'architecte, conclut en évoquant la concorde, le sens de la communauté et l'amour de la patrie qui devaient inspirer tous les habitants de la commune.

L'exaltation de la *Heimat* était pour le jeune Heidegger tangible au quotidien, à l'école, où elle servait à nourrir l'amour pour la grande patrie. Les instituteurs de Meßkirch étaient de chauds patriotes ; ils tenaient un rôle majeur dans le cercle de chant, qui était de toutes les manifestations patriotiques : Herr Hauptlehrer Müller, président et chef de la chorale, Herr Hauptlehrer Futterknecht trésorier, Herr Hauptlehrer Tschugmel membre actif, célébraient de leur voix et de leur autorité de maîtres des fêtes fortement politiques comme l'anniversaire de l'empereur, la mort du chancelier Bismarck, le cinquantième anniversaire de la mort du fils par excellence de la cité, le compositeur Conradin Kreutzer<sup>5</sup>. Cet élan politique qui tirait d'eux des chants solennels s'exprimait également dans leur enseignement, en harmonie parfaite avec les volontés de l'instruction publique

---

4 Armin Heim(1999), « Zur Geschichte des Meßkircher Rathauses », *Meßkircher Heimathefte* n°5, p. 36-56, ici p. 49.

5 *Oberbadischer Grenzboten* du 18 janvier 1899.

d'alors. Pour cette raison, on assignait à la géographie<sup>6</sup>, discipline de l'espace, l'enseignement de l'amour de la patrie comme l'une de ses tâches les plus hautes ; l'ouvrage de Julius Gischendorf<sup>7</sup>, destiné aux maîtres de la *Volkschule* pour les aider dans la préparation de leurs leçons de géographie allemande, est à cet égard clairement porté tout autant par le souci de la pédagogie que par le sens de la nation et de la patrie : « L'enseignement de la géographie [...] doit s'édifier sur le sentiment national de l'enseignant et éveiller, entretenir et renforcer le sentiment national chez l'élève. [...] Nous voulons, dans les soucis et les peines du quotidien, dans le travail et le métier, le plaisir et la réussite, la condition et le parti, ne pas oublier l'unique, cette grande chose : nous avons une grande et magnifique patrie, une patrie que nous devons en tout temps tenir pour haute et sainte, plus haute et plus sainte que tout ce qui autrement luit et respandit dans la vie de tous les jours<sup>8</sup>. » S'appuyant sur des cartes pour que relief, cours d'eau, villes et frontières fussent appris par cœur, auxquelles s'ajoutaient des images, dessins voire même diapositives qui donnaient à priser les beautés du pays natal, maîtres et élèves étudiaient successivement les différentes échelles de la patrie : conformément aux principes de la pédagogie du temps, le maître partait du cercle resserré de la *Heimat*, connu par les élèves dans une expérience à la fois concrète et sensible, pour progressivement, les années passant, arriver à enseigner la matière plus abstraite et générale se rapportant à la patrie, l'État (*Vaterland*, « patrie », chez Gischendorf) et enfin le *Reich*.

Ne se limitant pas à la géographie, cette articulation entre petite et grande patrie imprégnait les manuels de lecture, qui toutefois mettaient plus nettement l'accent sur l'environnement immédiat des élèves. Le manuel badois de lecture pour la *Volkschule* édité par J.H. Geiger<sup>9</sup>, présentait certaines similitudes avec le *Tour de France par deux enfants* (1877) de G. Bruno (pseudonyme d'Augustine Fouillée), livre de lecture vendu à près de huit millions et demie d'exemplaires<sup>10</sup> qui voulait « rendre la patrie visible et vivante » et la présentait à travers la diversité de ses régions réunies autour de l'évidence d'une appartenance à la République, l'ouvrage de Geiger, composite et littéraire, donnait une image du monde avant tout rurale et de fait assez régressive : la métropole, la technique moderne, l'industrie, étaient à peu de choses près absentes<sup>11</sup> ; l'un des seuls textes du manuel de Geiger consacré à la ville et à ses habitants en général avait été écrit probablement par l'éditeur pour enseigner des mots de vocabulaire (notamment concernant les commerçants et artisans, cités en grand nombre) ; après avoir évoqué en deux phrases chacune les villes industrielles et commerciales, la fin du texte aborde sa dimension politique et livre alors son ultime pointe, destinée à fixer les cadres essentiels d'un patriotisme enfantin : « Karlsruhe est la capitale du Bade ». L'ouvrage faisait au contraire la part belle aux évocations d'un quotidien de petite ville ou de campagne, avec une première section consacrée à la maison, la vie domestique, l'école, une deuxième aux animaux de la maison, une troisième aux villes et villages, une quatrième aux jardins, prairies et champs, une cinquième aux cours d'eau, forêts et montagnes, une sixième à l'homme – en cela, le livre de Geiger ne se distinguait guère du *Tour de France par deux enfants*, qui peignait une France agricole et artisanale, laissant dans l'ombre sa modernité urbaine ainsi que sa puissance industrielle. Par un ancrage plus prononcé dans l'Allemagne du Sud-ouest, l'ouvrage badois mettait

6 Loin d'ailleurs de se limiter à la seule géographie, l'amour de la nation et de la patrie imprégnait plus ou moins toutes les disciplines, notamment l'histoire et la lecture, ce en Allemagne comme ailleurs.

7 Julius Gischendorf (1912), *Das deutsche Vaterland. Ein Beitrag zur nationalen Erdkunde*, volume II des *Präparationen für den geographischen Unterricht an Volksschulen* en cinq volumes, 22<sup>e</sup> éd. revue et améliorée, Ernst Wunderlich, Leipzig.

8 « [...] die geographische Belehrung [...] muß sich auf dem nationalen Gefühl des Lehrers aufbauen und das nationale Gefühl im Schüler wecken, pflegen und stärken. [...] Wir wollen über den Sorgen und Mühen des Tages, über Arbeit und Beruf, Genuß und Gewinn, Stand und Partei das eine, das Große nicht vergessen : wir haben ein großes und herrliches Vaterland, ein Vaterland, das wir hoch und heilig halten sollen zu aller Zeit, höher un heiliger als alles, was sonst im Alltagsleben blinkt und gleitzt. [...] » (Julius Gischendorf (1912), *ibidem*, p. 3-4)

9 J.H. Geiger (1880), *Lesebuch für Volksschulen*.

10 Jacques Bariéty & Raymond Poidevin (1977), *Les relations franco-allemandes (1815-1975)*, Colin, « U », p. 111.

11 « Karlsruhe ist die Residenzstadt von Baden » (texte 106 « Die Bewohner der Stadt », GEIGER J.H. (1880), *op.cit.*, p. 50-51).

plus encore l'accent sur le régionalisme ; il donnait une large place aux romantiques<sup>12</sup>, comme les frères Jacob (1785-1863) et Wilhelm (1786-1859) Grimm, Ludwig Uhland, Johann Peter Hebel (1760-1826), pour certains des auteurs régionalistes, tels Uhland ou Hebel.

Tous ces éléments, tirés de sources pour la plupart contemporaines, multiples mais indirectes, ne concourent qu'à esquisser le milieu dans lequel évolua Heidegger, une famille catholique, installée depuis des temps immémoriaux dans le petit pays de Meßkirch, un bourg doté d'une longue et riche histoire locale, en un temps où les autorités célébraient particulièrement les petits pays en lien étroit avec la grande patrie. Quoique d'époques différentes et postérieures, certaines sources émanant directement de Heidegger permettent d'aller plus loin. Si le rapport enfantin du philosophe à la bergerie du Danube reste pour l'essentiel mystérieux, il est possible d'émettre des hypothèses sur le rapport entretenu avec Göggingen, le village maternel. Un texte de 1936, tardif donc, relate certains souvenirs heureux de ce village, faits de sensations de la prime enfance, avec notamment l'école où enseignait son oncle Jakob Vetter (?-1919), mari de sa tante Gertrud Kempf (1856-1937), pour les quatre-vingts ans de laquelle il écrivit ce texte :

« [...] Là-haut dans sa classe monsieur l'instituteur se tenait assis à son pupitre et soulignait en rouge les fautes dans les cahiers de ses élèves. [...] À cette époque on entendait encore dans la salle de classe le tracé soigné et léger de la plume d'oie qui allait sur les feuilles.

« Et à gauche, à la fenêtre, se tenait en outre la table à ouvrage de la femme de l'instituteur. Toutes les fenêtres de l'école étaient parées de fleurs éclatantes. Et toujours, petit gamin, je trouvais remarquable dans la classe que devant les hautes fleurs je ne pouvais rien voir par la fenêtre qui donnait sur le village, sinon le ciel que je voyais à peine. [...]

« Cette école communale avec son jardin – seuls les yeux et le cœur de l'enfance parviennent à en éprouver toute la magie : les chemins cachés entre les groseilliers à maquereau lourdement chargés, les parterres de fleurs éclatantes et le potager fertile, derrière les fontaines avec le baquet à eau où il y avait beaucoup pour jouer et encore plus pour éclabousser, tout près la maisonnette avec le four à pain autour de laquelle l'odeur du pain frais embaumait. Les séjours dans cette maison-école communale sont pour moi parmi les biens les plus précieux de mon enfance<sup>13</sup>. »

Ce passage renvoie à un attachement pour ce village qui, s'il est exprimé à quarante ans de distance, qui le rendent douteux, retrouve sa vraisemblance en ce qu'il est fait de souvenirs immédiats, de faits intimement mêlés de sensations plausibles pour l'époque car reprenant ce que put être le vécu de Heidegger enfant, ce que ne change guère l'interprétation *a posteriori* soulignant la « magie » de cette école communale avec son jardin.

Cet attachement pour le village maternel n'allait pas, néanmoins, sans une conscience d'appartenance à Meßkirch qui se forgeait notamment en opposition avec Göggingen : divers sources convergent pour attester que, jouant à la guerre avec ses petits camarades du voisinage, jeu alors « très à la mode<sup>14</sup> », Heidegger, capitaine des petits soldats de Meßkirch, portait fièrement un sabre de fer<sup>15</sup>, prêté par le père de son camarade Karl Fischer, et mena sa troupe par les champs à la rencontre des ennemis venus de Göggingen sous la conduite de son cousin Gustav<sup>16</sup>. Au-delà de

12 Aux romantiques, il faut ajouter d'autres auteurs, qui, tels Christoph von Schmid (1768-1854), prêtre et écrivain catholique, ou Lessing (1729-1781), étaient abondamment cités ou adaptés dans le manuel de Geiger et contribuaient ainsi à la peinture d'une vie simple et rurale.

13 Martin Heidegger [16/03/1936], « Zum 80. Geburtstag der Tante Gertrud », GA16, p. 341 *sqq.*

14 « Très à la mode étaient les jeux de soldats (parfois aussi sous la forme de combats d'Indiens, inspirés librement de Karl May) » (« *Sehr Zeitgemäß war das Soldatenspielen (manchmal auch in der Form von Indianergefechten, frei nach Karl May)* » - Fritz Heidegger (1969), « Ein Geburtstagbrief des Bruders », in : *Martin Heidegger zum 80. Geburtstag von seiner Heimatstadt Meßkirch*, Klostermann, Francfort, p. 58-63, ici p. 59).

15 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 13 décembre 1915, éd. fr., p. 46.

16 D'après Fritz Heidegger (1969), « Ein Geburtstagbrief des Bruders », p. 59 et les souvenirs de Karl Fischer, rapportés par Elsbeth Büchin, « Erinnerung des Altbürgermeister Karl Fischer aus Meßkirch an seine Begegnungen

l'anecdote, ce genre de jeu relevait d'un évident et sympathique campanilisme enfantin, chaque camp défendait son propre clocher, Meßkirch contre Göggingen.

La conscience d'appartenir à son bourg natal se nourrissait de son rapport aux cloches. Fils du sacristain, Heidegger possédait non seulement un pouvoir discrétionnaire que lui donnaient les clefs du clocher et faisait que « chaque fois qu'on jouait aux voleurs ou aux soldats, était toujours le chef<sup>17</sup> », mais son emploi du temps et son imaginaire étaient structurés par les cloches, comme l'attestent de nombreuses sources directes. Les cloches et leurs sons constituèrent en outre pour Heidegger une forme d'expérience initiatique, l'une de ces rares expériences qui, ponctuelles ou répétées, n'en façonnent pas moins en profondeur une sensibilité. Cette importance des cloches se relève non seulement dans les textes tardifs de Heidegger, comme « Le mystère du clocher » (1954) ou « Le chemin de campagne » (1949), tous deux de l'après-guerre, mais aussi dans des textes de jeunesse comme « Ambiances de Toussaint » (1909), « Nous voulons attendre » (1911) ou « Abraham a Sancta Clara » (1910), dans lesquels cloches et clocher sont des éléments clef – ainsi, ce dernier texte identifie clairement clocher et habitants, l'originalité de l'un renvoyant à l'excentricité des autres, exprimant à la manière des romantiques en un miroir entre hommes et cadre de vie, l'union intime entre paroisse et commune : « Le village de Kreenheinstetten, sans prétention avec ses habitants tenaces, fiers et excentriques, s'étend, assoupi dans le creux d'un vallon. Le clocher lui-même est un original. Il n'a pas comme ses frères la vue dégagée sur le pays, il doit, du fait de sa lourdeur, s'enterrer entre les toits d'un rouge sombre<sup>18</sup>. »

Essentiel dans la vie de son père, le clocher, comme l'écrivit le philosophe par la suite, se dressait, également pour son frère Fritz et lui-même, « centre du cadre de vie de [leur] jeunesse<sup>19</sup> ». Lorsqu'il était seul là-haut, le « petit pensif » qu'était Martin Heidegger « savourait la grande poésie merveilleuse d'un fils de sacristain<sup>20</sup> », perchait souvent « parmi choucas et martinets<sup>21</sup> », « passait des heures allongé dans le clocher » l'esprit vaguant dans la campagne « le regard perdu au-dessus des sombres forêts de sapins<sup>22</sup> ». L'heure venue, interrompant leurs jeux, son frère et lui venaient, accompagnés parfois de petits camarades, chauffer « rudement » leurs mains aux cordes afin d'actionner le « marteau, dont nul n'oublie la silhouette amusante et sombre<sup>23</sup> », qui venait alors frapper la plus petite cloche ; et parfois même, ils jouaient à chat dans le beffroi<sup>24</sup>. Fritz Heidegger, dont les souvenirs furent eux-aussi fortement marqués par ces cloches, les évoqua dans une longue lettre adressée à Conrad Gröber en des termes émus, très semblables à ceux de son frère : « Et peut-être – plus grand bonheur d'un gamin de Meßkirch – étiez-vous sonneur, connaissiez l'ensemble des cloches », leur temps, leur forme, leur difficulté à sonner particuliers à chacune, telle « celle de

---

mit Martin Heidegger (hauptsächlich aus der Bubenzeit) », BÜCHIN Elsbeth & DENKER Alfred (2005), *op.cit.*, p. 241-242.

17 HEIDEGGER Martin, lettre à Elfride du 13 décembre 1915, p. 46.

18 (« *Das anspruchlose Dorf Kreenheinstetten mit seinen zähen, selbstbewußten, eigenbrödlischen Bewohnern liegt verschlafen in einer niederen Talmulde. Selbst der Kirchturm ist ein Sonderling. Nicht wie seine Brüder schaut er frei ins Land, er muß sich bei seiner Schwerfälligkeit zwischen den schwarzroten Dächern vergraben.* ») (Martin Heidegger [27/08/1910], « Abraham a Sancta Clara » : compte-rendu de l'inauguration le 15 août du monument d'Abraham a Sancta Clara le 15 août à Kreenheinstetten, publié dans l'*Allgemeine Rundschau* de Munich, repris in : *Denkerfahrten 1910-1976*, GA13, 1983, p. 1-3, ici p. 1)

19 « *Der Glockenturm war die mitte des Lebenskreises unserer Jugend : die Glocken und die alte Turmuhr. Was uns dorthin rief und dort festhielt, war stets halb Dienst, halb Spiel. Sogar der rythmus der Spiele, die wir anderswo – im Hofgarten oder in der hägelemühle oder am Mettenbach – pflegten, war vom Turm her bestimmt* » (Martin Heidegger [1964], « Propos de table pour le 70<sup>e</sup> anniversaire du frère le 6 février 1964 », « *Tischrede zum 70. Geburtstag des Bruders am 6. Februar 1964* », GA16, p. 594-597, ici p. 595).

20 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 13 décembre 1915, éd. fr., p. 46.

21 Martin Heidegger, lettre à Arendt du 27 juillet 1954, éd. fr., p. 112.

22 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 13 décembre 1915, éd. fr., p. 46.

23 Martin Heidegger [1948], « Le chemin de campagne », p. 15.

24 D'après les souvenirs de Karl Fischer, rapportés par Elsbeth Büchin, « Erinnerung des Altbürgermeister Karl Fischer aus Meßkirch an seine Begegnungen mit Martin Heidegger (hauptsächlich aus der Bubenzeit) », BÜCHIN Elsbeth & DENKER Alfred (2005), p. 242.

midi, la fière, fondue alors qu'on découvrait l'Amérique, avec son bras haut-placé ; elle devait être actionnée seulement par des forces exercées<sup>25</sup> ». Le *mystère du clocher*<sup>26</sup>, texte long de trois pages écrit par le philosophe en 1954, se nourrit de l'émotion suscitée par les sept cloches, dont chacune avait un nom, un son et un temps propre ; et, en plus du bonheur enfantin, de ce véritable jeu qu'était de sonner les cloches<sup>27</sup>, Martin Heidegger fut d'autant plus touché et marqué par les cloches qu'elles étaient liées aux moments privilégiés de sa vie de famille : il se souvient ainsi que, lors des fêtes de Noël, les jeunes sonneurs de cloche arrivaient chez le sacristain vers trois heures et demie ; une collation les attendait, préparée par sa mère ; des lanternes étaient allumées et on montait dans le clocher sombre et froid où les cloches avaient leurs cordes gelées et les battants recouverts de glace<sup>28</sup>.

Au final, il est bien possible de reconstruire l'attachement de Martin Heidegger enfant à sa petite patrie, avec certains éléments que l'on peut tenir pour assurés, comme le rapport au clocher, l'antagonisme pour rire avec les enfants de Göggingen, le milieu d'ensemble favorable au patriotisme local, accompagnés d'autres, qui pour être hypothétiques ne restent pas moins plausibles : au premier plan, un discours de la famille sur leur implantation presque immémoriale dans le petit pays de Meßkirch et peut-être également le souvenir d'une provenance souabe-alémanique plus large.

## II – Écrire le patriotisme local d'un étudiant catholique intransigeant (1903-1919)

Le départ pour Constance, puis Fribourg, à l'occasion de ses études secondaires puis supérieures, marqua un tournant, ce qui est vrai également des sources émanant directement de Heidegger qui, plus nombreuses, sont pour la première fois contemporaines : grâce à elles, l'historien-biographe peut désormais prétendre s'appuyer sur un sol plus assuré.

Loin de l'évidence d'un « enracinement souabe-alémanique », le futur philosophe éprouva l'arrachement du départ hors de son bourg natal, ce qui lui fit écrire, quinze ans plus tard alors qu'il ressentait l'inhospitalité de la grande ville à Berlin, que « la seule fois qu'[il avait] « senti un mal du pays si fort, c'est quand, petit garçon, » il était « allé pour la première fois au lycée à Constance<sup>29</sup> », phrase qui contraste vivement avec l'idée d'un « enracinement souabe-alémanique séculaire » comme il l'évoque dans son texte de 1933 : si jamais il avait la conscience abstraite d'un enracinement souabe-alémanique, arrivant à Constance, à quarante kilomètres de Meßkirch, il se vécut seul dans une ville étrangère, qu'il ne s'appropriait qu'avec le temps ; en 1915, cela était le cas, Heidegger inscrivant son patriotisme local à l'échelle de l'espace souabe-alémanique, jusqu'en Suisse allemande, en y incluant un grand ancêtre, putatif, mythique, le théologien suisse du XVII<sup>e</sup> siècle Johannes Henricus Heideggerus (1633-1698) dont il découvrit la thèse dans la bibliothèque de l'université de Fribourg : « Tu te demandes comment ils vinrent dans la vallée du Danube chez les gens de Zimmern ? Leur trace nous mène jusqu'au Sud-Tyrol d'où la famille partit pour prospérer en Suisse – elle comptait à l'époque un théologien célèbre<sup>30</sup>, dont les nombreux livres sont répertoriés, aujourd'hui encore, dans le catalogue de la bibliothèque universitaire de Fribourg, et

---

25 « Und vielleicht – höchstes Glück eines Meßkircher Buben – waren sie Läuter, kannten Sie sämtliche Glocken aus der Nähe nach Art und Klang. O diese Glocken. [...] Und die Zwölfe, die Stolze, gegossen während der Entdeckung Amerikas, mit ihrem hohen Arm ; sie war nur von geübten Kräften zu bedienen. » (Lettre de Fritz Heidegger à l'archevêque de Fribourg Gröber, en date du 26 octobre 1947, BÜCHIN Elsbeth & DENKER Alfred, *Martin Heidegger und seine Heimat*, Klett-Cotta, 2005, p. 119).

26 Martin Heidegger [1954a], « *Vom Geheimnis des Glockenturms* », p. 113-116.

27 Sonner quotidiennement les cloches leur était « mi-devoir, mi-jeu » (Martin Heidegger [1964], « *Tischrede zum 70. Geburtstag des Bruders am 6. Februar 1964* », p. 595).

28 Martin Heidegger [1954a], « *Vom Geheimnis des Glockenturms* », p. 113.

29 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 21 juillet 1918, "*Mein liebes Seelchen !*", p. 72, trad. fr. p. 107.

30 Le théologien Johannes Henricus Heideggerus (1633-1698).

profondément enfouie au milieu se trouve la thèse médiocre de son descendant<sup>31</sup>. »

Durant ces années, Heidegger reçut une instruction catholique, au lycée et au petit séminaire, puis au séminaire et en théologie à l'université, avant finalement de bifurquer vers un cursus laïc de mathématiques et sciences physiques et naturelles, puis de pure philosophie ; il étudia d'abord pour devenir prêtre, puis philosophe catholique à l'université. Il fut formé par un milieu intransigeant, traditionaliste, qui valorisait le pays natal, la campagne et les traditions locales des paysans restés fidèles à leur culture et à leur foi, avec cette idée que le milieu, le paysage, forme l'homme. Une personne, surtout, eut une influence décisive, Conrad Gröber, recteur du petit-séminaire de Constance, qui fut son mentor, un « ami paternel » et compatriote de Meßkirch, esprit brillant qui deviendra par la suite archevêque de Fribourg. Originaire de Meßkirch, Gröber se sentait lui aussi très lié à son bourg natal, comme son journal romain l'atteste bien<sup>32</sup>, mais également au Bade et à la région du Lac de Constance, sans que l'on puisse établir chez lui une quelconque conscience « souabe-alémanique » ; il avait une conscience artistique et historique très prononcée, qui allait de pair avec un sens vigoureux de la *Heimat* ; il écrivit notamment une longue histoire du collège et lycée jésuite de Constance<sup>33</sup>, parue en 1904, suivie quelques années plus tard d'une histoire et description de la cathédrale (1914)<sup>34</sup>, auxquelles s'ajoutèrent deux volumes consacrés à l'art de Reichenau parus dans des *cahiers de la Heimat* (1922 et 1924)<sup>35</sup>. Son patriotisme local, étroitement lié à un amour de la grande patrie, était si vif qu'il lui fit écrire en cette période où les catholiques étaient vite pointés comme des ennemis du *Reich* : « En sens du pays natal et en amour de la patrie, nous, catholiques, ne voulons pas nous en laisser remonter<sup>36</sup>. » Martin Heidegger fut sensible à cette disposition de son mentor ; il fit l'éloge de *l'Almanach catholique pour la ville de Constance* édité par Gröber<sup>37</sup> : « L'almanach pourrait à bon droit, comme exemplaire, être recommandé pour l'imitation et l'étude. [...] Qui aime Constance doit sans se poser de question s'intéresser à cet almanach et l'incorporer à sa bibliothèque<sup>38</sup>. »

Autre élément essentiel de cet amour catholique pour le pays natal : les moines de Beuron, l'abbaye voisine de Meßkirch, dont la famille Heidegger était proche et qu'il fréquentait pour profiter de sa riche bibliothèque durant les vacances qu'il passait chez ses parents. Ces moines étaient si emplies de cette culture des racines qu'ils se mirent à publier à partir de 1903 une revue de poésie religieuse aux accents violemment opposés à la modernité ; intitulée *Gottesminne* (littéralement l'amour de Dieu, mais la *Minne* est une référence directe à la poésie courtoise souabe), elle voulait faire renaître la poésie religieuse à partir de la culture populaire, car « le peuple est la source de tout art et culture véritables. Les modernes ont toutefois perdu cette origine ; seulement ça et là, par-ci, par-là, il arrive à une nature pleine de force de frapper un timbre sur les cordes délicates de l'âme du peuple. Il est temps de passer outre l'abîme béant. Art populaire, tel est le mot d'ordre<sup>39</sup> ». Le peuple dont il est question n'est pas celui qu'évoque Marx par exemple : il ne

31 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 13 décembre 1915, édition française p. 46-47.

32 GRÖBER Conrad, *Aus meinem römischen Tagebuch*, écrit de 1893 à 1898, imprimé en 1947 à Fribourg.

33 GRÖBER Conrad, *Geschichte des Jesuitenkollegs und -Gymnasiums in Konstanz*, Streicher, (332 p.), Constance, 1904.

34 GRÖBER Conrad, *Das Konstanzer Münster : seine Geschichte und Beschreibung*, Stettner, Lindau i.B, 1914.

35 GRÖBER Conrad, *Reichenauer Kunst, Heimatblätter*, « Vom Bodensee zum Main », publié par le *Landesverein Badische Heimat e.V.*, Freiburg i. Br, Müller, Karlsruhe, vol. 1, 1922 ; vol. 2, 1924.

36 « *An Heimatsinn und Vaterlandsliebe wollen wir Katholiken uns nicht übertreffen lassen* » (GRÖBER Conrad, préface à l'almanach catholique (*katholisches Jahrbuch*) de 1909).

37 GRÖBER Conrad & MERK Alfred, *Katholisches Jahrbuch für die Stadt Konstanz 1913*, A.-G. Preßverein, Constance, troisième édition.

38 « *Das Jahrbuch dürfte als vorbildlich zur Nachahmung und zum Studium empfohlen werden. Man gewinnt daraus einen lebenvollen Einblick in das pulsierende katholische Leben, die Vereinstätigkeit von Konstanz. [...] Wer Konstanz lieb gewonnen hat, der muß sich fragenlos für dieses Jahrbuch interessieren und seinem Bücherbestand einverleiben.* » (Martin Heidegger, « Rezension », *Volksblatt* 15, n°43, du 14 avril 1913, p. 4, publié à nouveau BÜCHIN Elbeth, *op. cit.*, p. 108) .

39 « [...] *das Volk ist die Quelle aller echten Kunst und Kultur. Die Moderne aber hat den Ursprung verloren ; nur da und dort, nur hie und da gelingt es noch einer kraftvollen Natur, einen Ton auf den zarten Saiten der Volksseele*

s'agit pas des ouvriers, mais des paysans qui sont restés fidèles à leurs racines, et en l'occurrence, leurs racines souabes. Heidegger souligna en 1911 la qualité de cette revue « de premier ordre » dans la recension qu'il en fit dans le journal catholique de Meßkirch : « *L'amour courtois de Dieu* appartient à la table de travail de tout clerc. Il doit devenir un cher ami de la maison dans toutes les familles cultivées<sup>40</sup>. » Les moines de Beuron avaient donc une influence convergente à celle de Gröber, allant dans le sens d'une valorisation catholique des traditions populaires et du nécessaire renouveau de la culture catholique pour faire face au siècle impie.

La célébration de la *Heimat*, catholique et campagnarde, prit une place notable dans les écrits du jeune Heidegger : ainsi, du compte-rendu de la fête d'inauguration du monument d'Abraham a Sancta Clara (15 août 1910) dans la revue conservatrice *Allgemeine Rundschau* – texte célèbre car le plus ancien qu'il retint par la suite pour la publication de ses œuvres au sein de la *Gesamtausgabe*. Paru pour la première fois le 27 août 1910, ce compte-rendu est une apologie d'Abraham a Sancta Clara tout autant que de ses compatriotes du Heuberg à la fière et saine simplicité enracinée dans une campagne et un dialecte inimitables :

« Le naturel, la fraîcheur de cet accent au grain parfois épais donnent à cet événement sa marque spécifique. Le modeste village de Kreenheinstetten, aux habitants tenaces, fiers et excentriques, est tapi au creux d'un vallon. Même le clocher est un original. Il n'a pas la vue dégagée comme ses frères, sa lourdeur le condamne à s'enterrer entre les toits d'un rouge sombre. Les environs presque sans forme, les forêts de sapins sombres, nimbés de brouillard, le calcaire éblouissant, luisant çà et là comme l'éclair, donnent une impression singulière.

« Telle est la simplicité, la clarté, la vérité dans laquelle s'est tenue la fête d'inauguration. La procession sans pompe, fière pourtant, tout à la fait la manière du Heuberg, s'en est allée par les rues tortueuses, parées pour la fête, jusqu'au monument au côté sud de l'église du village pour y retrouver de nombreux étrangers<sup>41</sup>. »

À Kreenheinstetten comme en général dans les campagnes du Sud de l'Allemagne, la vraie foi et la simplicité de l'existence soumise à Dieu dominaient, gages d'un art accompli, pour l'écrivain comme pour le statuaire ; Heidegger loua en ces termes les mérites du fondeur :

« On doit connaître le milieu [*Milieu*] de Kreenheinstetten, être profondément pénétré de la manière de penser et de vivre des habitants du Heuberg pour comprendre pleinement le caractère singulièrement attachant du père Abraham. L'artisan du monument, Marmon, statuaire à Sigmaringen, s'est merveilleusement bien acquitté de sa tâche. La tête géniale (ressemblant à s'y méprendre au vieux Goethe) laisse deviner derrière son front haut, plastique, cet esprit profond, intarissable, qu'une énergie inflexible, inusable, a animé d'un besoin d'activité toujours intense. La santé physique et morale du peuple, c'est à cela que le prédicateur véritablement apostolique a aspiré<sup>42</sup>. »

---

*anzuschlagen. Es ist Zeit, den gähnenden Abgrund zu überbrücken. Volkskunst lautet die Parole.* » (Heuberger *Volksblatt* du vendredi 16 janvier 1903).

40 « *Die Gottesminne gehört auf den Studiertisch jedes Geistlichen. Sie muß in gebildeten Familienkreis ein lieber Hausfreund werden.* » (Heuberger *Volksblatt* du 01/09/1911, publié à nouveau BÜCHIN Elsbeth ; DENKER Alfred (2005), p. 101-102, ici p. 102).

41 « *Die naturhafte, frischgesunde, zuweilen grobkörnige Akzent gibt diesem Ereignis sein spezifisches Gepräge. Das anspruchslose Dorf Kreenheinstetten mit seinen zähen, selbstbewußten, eigenbrüderischen Bewohnern liegt verschlafen in einer niederen Talmulde. Selbst der Kirchturm ist ein Sonderling. Nicht wie seine Brüder schaut er frei ins Land, er muß sich bei seiner Schwerfälligkeit zwischen den schwarzroten Dächern vergraben. Die fast gestaltlose Gegend, die nebelumflorten, dunklen Tannenwälder, der da und dort blitzartig hervorleuchtende, grelle Kalkstein schaffen ein seltsames Stimmungsbild. / So schlicht, klar und wahr gestaltet sich die Enthüllungsfest. Der Festzug ohne Pomp, doch selbstbewußt, ganz nach Heubergerart, hat sich durch die krummen, feiertäglich gescheuerten Straßen hindurch beim Denkmal an der Südseite der Dorfkirche mit den vielen Fremden zusammengefunden.* (Martin Heidegger [27/08/1910], « Abraham a Sankta Clara » p. 1).

42 « *Man muß das Milieu von Kreenheinstetten kennen, tief in die Denkart und Lebensweise der Heubergbewohner eingedrungen sein, um den eigenartig anziehenden Charakter P. Abrahams vollauf zu verstehen. / Dem Schöpfer*

Exceptionnel par son talent et sa réussite, le grand prédicateur était pour Heidegger avant tout l'expression la plus parfaite du peuple de son pays natal, vigoureux de corps et d'esprit, ce qui explique que pour le séminariste faire un portrait convenable du grand homme supposait de connaître intimement les habitants du Heuberg, c'est-à-dire, d'une manière ou d'une autre, être un enfant du pays, comme Marmon de Sigmaringen ou Heidegger lui-même ; et la célébration par celui-ci, âgé de vingt-et-un ans, du grand homme local et de la réussite du fondateur, était la formulation claire d'une identité locale et rurale vigoureuse; au-delà du grand homme, c'est la valeur de tout un peuple de paysans, dont la santé physique était le corollaire de leur santé morale.

Le jeune Heidegger parlait à l'unisson des moines de Beuron et leur revue *Gottesminne* : la seule source de tout art véritable est le peuple, qui ne s'est pas corrompu mais est resté fidèle à ses traditions. Ce thème, sous-jacent de « Abraham a Sancta Clara », s'explique dans la brève recension d'un récit de voyage du poète et essayiste danois converti au catholicisme, Johannes Jørgensen (1866-1956) : « Désir du pays natal » et de ses traditions, « plénitude » et « recherche de Dieu<sup>43</sup> », étroitement liés, étaient pour Heidegger l'inspiration géniale qui animait les écrits de Jørgensen ; quoique étranger et au pays et à ses traditions populaires, sa conversion au catholicisme lui avait ouvert les yeux et les oreilles à la vérité existentielle de la *Heimat*, qui, loin de ne concerner que ceux qu'elle avait portés depuis l'enfance, était d'une universalité ouverte à ceux qui avaient reçu la Grâce et s'était détourné du siècle athée et déraciné. Décisif en tout cas le jugement final porté par Heidegger sur la modernité, dénonçant le mal d'une « époque » décadente « de culture superficielle et d'agitation<sup>44</sup> », corrompue par l'esprit de plaisir, de lucre et de matérialisme athée rongé l'ensemble la société du temps, particulièrement dans les villes ; inspiré à Heidegger notamment par Abraham a Sancta Clara, il était un lieu commun du catholicisme intransigeant et conservateur qui s'affirmait puissamment dans le Sud de l'Allemagne et en Autriche, en particulier chez les moines de Beuron. Le patriotisme local de Heidegger était donc inséparable d'une critique du monde moderne, des villes et du matérialisme ruinant la vraie foi.

Durant cette période décisive pour sa formation intellectuelle et patriotique, Heidegger acquit une connaissance intime du Sud-Ouest de l'Allemagne, avec en particulier la région du Lac de Constance et Fribourg ; le sentiment d'arrachement à son pays natal qu'il éprouva d'abord laissa finalement la place à l'inverse, le bonheur du lieu familial ; apparaît alors la première esquisse de ce qui deviendra en 1933 « l'enracinement souabe-alsacien » du philosophe, relié à son travail ; pour l'heure, il s'agissait de la thèse du théologien suisse Heideggerus, découverte dans la bibliothèque universitaire, qui lui permit de s'inventer une mythologie personnelle inscrivant sa destinée dans les traces souabes-alsaciennes de ce grand ancêtre putatif. Cette période assiste au renforcement de l'influence du catholicisme intransigeant ; tandis que son mentor Conrad Gröber mettait plus l'accent sur les beautés historiques et esthétiques du pays natal et son articulation avec la grande patrie, les moines de Beuron insistaient davantage sur les traditions rurales pour mieux les opposer à la modernité impie et urbaine, convergeant avec la figure tutélaire qu'était devenu le prédicateur de cour et enfant du pays Abraham a Sancta Clara (1644-1709) ; les sources attestent

---

*des Denkmals, Bildhauer Marmon (Sigmaringen), ist seine Aufgabe wunderbar gelungen. Der geniale Kopf (täuschend dem älteren Goethe ähnlich) läßt hinter seiner hohen, plastischen. Stirne jenen tiefen, unerschöpflichen Geist erraten, den eine unbeugsame, wetterharte Energie, ein immerfort pulsierender Tatendrang wirksam gemacht. Gesundheit des Volkes an Seele und Leib, das hat der wahrhaft apostolische Kanzelredner angestrebt.* » (Martin Heidegger [27/08/1910], « Abraham a Sancta Clara », p. 2-3).

43 « *Er sieht in den alten deutschen Städten die schattigen Erker, die verträumten Madonnenbilder an den Häuserecken, er hört verschlafen die Brunnen rauschen, lauscht den schwermütigen Volksliedern. Wie deutscher Juniabend, der sich in traumhaftes Schweigen gelöst, liegt es über seinen lieben Büchern. Das gottsuchende und erfüllte Heimverlangen des Konvertiten dürfte das mächtigste Ferment seiner Kunst bedeuten.* » (Martin Heidegger [01/1911], compte rendu de « Jørgensen, Joh., *Le livre de voyage. Lumière et ombre dans la nature et l'esprit* », « Jørgensen, Joh. *Das Reisebuch. Licht und Dunkel in Natur und Geist* », paru en janvier 1911 dans *Der Akademiker*, repris in : GA16, p. 10).

44 « *Unsere Zeit der Außenkultur und Schnellebigkeit* » (Martin Heidegger [27/08/1910], « Abraham a Sancta Clara », GA16 p. 3).

clairement leur influence sur Martin Heidegger, avec, pour cette question du patriotisme local, une plus grande importance pour le traditionalisme ruraliste et antimoderniste des moines de Beuron.

### III – Écrire le patriotisme local d'un philosophe « Sang et sol » (1919-1933)

Malgré son engagement entier dans le catholicisme, Heidegger en vint à rompre avec lui. Le raidissement doctrinal de la Papauté, les déceptions de carrières, l'évolution dans un milieu philosophique de plus en plus protestant, avec en particulier la rencontre de Heinrich Rickert puis d'Edmund Husserl et d'Elfride Petri, qui deviendra sa femme en mars 1917, amenèrent Heidegger à des conceptions philosophiques, religieuses et politiques éloignées de celles qui étaient les siennes jusqu'alors. Il développa une conception « Sang et sol » et néanmoins philosophique de son patriotisme local, qui reflétait l'importance qu'avait prise pour lui une culture protestante et urbaine, conservatrice et paradoxalement avide de renouveau. Cette rupture conséquente dans la sensibilité et les convictions du philosophe amène pour l'historien-biographe une grande foule de texte de natures diverses ; une difficulté majeure est de parvenir à articuler convenablement des écrits théoriques, en apparence strictement philosophiques, à des écrits personnels comme des lettres ou des propos de table.

La rencontre avec Elfride à la fin décembre 1915 fit découvrir au philosophe les idéaux d'authenticité du Mouvement de jeunesse, comme les lettres qu'il lui écrivit le montrent amplement. Ce mouvement, essentiellement urbain, bourgeois et protestant, voulait revivifier la jeunesse allemande en lui faisant adopter un mode de vie sain, sans tabac ni alcool, en harmonie avec une nature redécouverte par la randonnée ; au contact du paysage ruraux, renaîtrait l'âme allemande primitive, non dénaturée par la modernité. Ainsi, curieusement, Elfride fit découvrir à Heidegger sa *Heimat* par des promenades dans les alentours ; elle lui avait « d'un seul coup révélé la beauté de [s]on pays » ; alors qu'il ne le faisait jamais étant étudiant car il avait le sentiment de « n'en av[oir] pas le temps », il ne se sentait désormais bien que lorsqu'il avait « fait un tour dehors juste avant le repas ou dans la soirée » et « chaque jour [lui] apport[ait] des joies nouvelles<sup>45</sup> ».

C'est par cette même culture citadine et même cosmopolite qu'il se mit à se sentir explicitement enraciné dans un terroir. Dès son arrivée au pays natal, il écrivit : « Je ressens peu à peu ce que cela signifie d'être enraciné dans un terroir [*Heimat*] – je n'en ai vraiment pris conscience qu'avec Dostoïevski<sup>46</sup>. » Il rajouta ensuite : « Si tu as du temps, essaie donc de lire les *Écrits politiques* de Dost[oïevski], tu en retireras une forte impression – je voulais encore te le dire avant mon départ [...]»<sup>47</sup>. » En une dernière expression de cette conscience d'enracinement, il compléta par ces mots : « [...] J'aime tant ce pays et je me rends compte cette fois plus fortement que jamais auparavant avec quelle force je suis enraciné dans le sol et dans la race [*Art*]<sup>48</sup>. » Dostoïevski est aujourd'hui plus connu pour ses romans que pour ses écrits politiques ; ceux-ci valorisaient justement l'enracinement d'une façon qui entrainait en pleine consonance avec la sensibilité « Sang et sol », « *Blut und Boden* », qui caractérisait la droite allemande dès avant la guerre et que l'on trouvait donc sous la plume de Heidegger durant ce même été notamment avec ce terme de « *Art* », qui ne désignait pas son appartenance au groupe d'hommes indo-européens à la peau blanche, mais à la race souabe, la souche ethnique dont il se sentait issu et dans laquelle il se reconnaissait au spectacle des mœurs et traditions rurales restées vivantes au pays de ses ancêtres. Si le sentiment d'une appartenance à la race souabe était en germe déjà en 1910 avec le texte « Abraham a sancta Clara », on voit nettement combien Heidegger réinventa son histoire lorsqu'il écrivit que « sentir [...] son travail intimement lié à la Forêt-Noire et à ceux qui l'habitent ne p[ouvait] venir que d'un

---

45 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 8 septembre 1920, éd. fr., p. 162.

46 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 28 juillet 1920, éd. fr. p. 150.

47 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 28 juillet 1920, éd. fr. p. 151.

48 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 6 août 1920, éd. fr., p. 154.

enracinement séculaire dont rien ne peut tenir lieu, l'enracinement souabe-alémanique<sup>49</sup> » : le thème de l'enracinement lui était venu de Dostoïevski, découvert par les yeux d'une Prussienne protestante.

La même Elfride fut décisive pour l'invention de Todtnauberg, même si à l'origine de tout se trouvait le couple formé par Wilhelm (1889-1966) et Elisabeth Szilasi ; celle-ci était une riche héritière, tandis que son époux était un philosophe hongrois, établi depuis l'automne 1919 à Fribourg où il suivait des cours et entra dans l'entourage de Husserl où il fit la rencontre de Heidegger<sup>50</sup>. C'est ce couple, résolument urbain, fortuné, cosmopolite, qui n'avait rien de paysans enracinés en Forêt-Noire, qui fit découvrir aux Heidegger ce qui devint progressivement le symbole de l'enracinement du philosophe dans sa *Heimat*. Ils invitèrent Martin Heidegger à venir travailler et skier avec eux à plusieurs reprises, d'abord à Sankt Märgen en Forêt-Noire, puis dans la petite station autrichienne de Mittelberg dans le haut de la Walstertal, avant de retourner en janvier 1922, en Forêt-Noire, à Todtnauberg. En février, de la même année, Elfride alla passer quelques jours dans cette station de sports d'hiver ; elle fut enthousiasmée par ce lieu où elle retrouvait les joies montagnardes qu'elle avait connues au chalet de Silberberg avec ses camarades étudiantes de la *Hüttenzunft*, la confrérie qui réunissait des étudiantes de Fribourg autour des joies de la montagne. Todtnauberg sembla à Elfride rendre possibles ses idéaux inspirés par le Mouvement de jeunesse d'une vie saine et authentique en harmonie avec la nature et les traditions allemandes locales ; elle décida donc d'acheter dans le haut de Todtnauberg un pré et d'y faire construire un chalet à ski sur le modèle de celui de Silberberg qui serait adapté à la taille d'une famille. Désormais, dans cette Forêt-Noire qui était le lieu habituel de villégiature de nombreux universitaires de Fribourg et la réserve folklorique par excellence de la *Heimat*, la famille Heidegger avait une résidence secondaire, un endroit pour se reposer et travailler qui correspondait à la description qu'en fit le philosophe dans « Pourquoi restons-nous en province ? » : « Au flanc d'une pente raide, en haut d'une large vallée de montagne située au sud de la Forêt-Noire, se trouve à 1 150 mètres d'altitude un petit chalet de ski...<sup>51</sup>. »

La thématique de l'enracinement et du déracinement, désormais essentielle dans la conception du patriotisme local chez Heidegger, s'enrichit alors de la méditation du sol, tirée de la lecture de la correspondance de Dilthey et du Comte Yorck von Wartenburg, que Heidegger reçut d'Erich Rothacker le jour de Noël 1923 pour en faire la recension<sup>52</sup> ; il fut enthousiasmé par le comte Yorck, sa « surprenante » « supériorité dans toutes les questions philosophiques fondamentales » et son « instinct » « en avance d'un demi-siècle sur son temps<sup>53</sup> » ; il se réfère à lui souvent amplement jusque dans *Être et temps* (paragraphe 77) et achève ses conférences de Cassel par une longue citation dont la chute est : « Mais si la science a un sol, c'est celui d'un monde passé, celui des Anciens<sup>54</sup> ». À partir de 1924, Heidegger utilisa ainsi fréquemment à l'instar du Comte Yorck le terme de « sol » avec un double sens : intellectuel, désignant ce qui sert d'assise à la pensée, et moral, renvoyant à la propriété d'un lieu qui permet l'assise de l'existence, à savoir la *Heimat*. Les deux sont liés et s'inséraient chez le comte Yorck dans un antisémitisme qui le faisait remercier Dilthey « pour tous les cas particuliers où [il] ten[ait] éloignée des chaires d'enseignement la maigre

49 Martin Heidegger, « Pourquoi restons-nous en province ? », *Écrits politiques (1933-1966)*, présentés, traduits et annotés par François Fédiér, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1995, p. 150-151.

50 OTT Hugo (1988a), *Martin Heidegger*, p. 125-126.

51 Martin Heidegger [1933], « Pourquoi restons-nous en province ? », p. 149.

52 Martin Heidegger, lettre à Rothacker du 4 janvier 1924 (« Martin Heidegger und die Anfänge der "Deutschen Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte". Eine Dokumentation. 1922 bis 1941 », in : *Dilthey-Jahrbuch für Philosophie und Geschichte der Geisteswissenschaften*, tome 8, 1992-93, p. 181-225, ici p. 202).

53 « Überraschend war mir die Überlegenheit des GRAFEN YORCK in allen grundsätzl[ichen] philosoph[ischen] Fragen ; er war dem Instinkt nach seiner Zeit um ein halbes Jahrhundert voraus. » (Martin Heidegger, lettre à Rothacker du 4 janvier 1924, *Dilthey-Jahrbuch* tome 8, 1992-93, p. 203).

54 YORCK VON WARTENBURG, cité in : Martin Heidegger [16-21/04/1925], *Les conférences de Cassel, op. cit.*, p. 209.

routine juive (*die dünne jüdische Routine*) à laquelle manqua[ient] la conscience de la responsabilité de la pensée, comme manque à la race tout entière le sentiment du sol (*Boden*) psychique et physique<sup>55</sup>. » Le juif, cosmopolite, sans sol dans lequel s'enraciner, sans *Heimat*, était par conséquent sans sol mental dans la pratique de la science qui requérait une « conscience de la responsabilité de la pensée » dont il était incapable, ce qui le conduisait à une pensée routinière et anémique. On trouve une conception semblable chez Heidegger en octobre 1929 dans sa lettre à Viktor Schworer : « Nous ne pouvons différer de méditer le fait que nous nous trouvons devant un choix concernant la vie spirituelle de l'Allemagne – ou bien recommencer à faire affluer vers elle de vraies forces enracinées et des éducateurs, ou bien l'abandonner définitivement à l'enjuivement croissant, que ce soit au sens large ou au sens strict<sup>56</sup>. » Avec cette phraséologie *Blut und Boden* croissante, appliquée à la question des postes à l'université, Heidegger faisait bien à la manière du comte Yorck le lien entre sol moral et intellectuel et antisémitisme, en l'élargissant avec l'idée d'« enjuivement au sens large » venant désigner toutes les tendances au déracinement à l'œuvre dans la culture et les universités allemandes.

Corollaire de cette critique du déracinement, Heidegger développa durant les années 1920 cette conception d'une philosophie enracinée dans un sol, résultant de l'histoire d'une race. Le discours qu'il prononça au mariage de son frère à Meßkirch en 1925 était particulièrement clair sur l'opposition qu'il voyait entre grande ville et campagne, la première comme lieu du déracinement et de la « culture de l'apparence », la seconde comme lieu de l'enracinement et de la « simplicité » de l'existence : Heidegger infléchissait son patriotisme local, ruraliste et antimoderniste, en un sens « Sang et sol ». Se félicitant de ce que Fritz et Liesel fussent tous deux du même bourg, il affirma que l'on ne pouvait apprécier la valeur de cette union que si l'on songeait à combien la vie moderne poussait au déracinement dans les grandes villes, dont Berlin était l'archétype. Si Heidegger souhaitait donc au couple formé par son frère et sa belle-sœur de mener cette vie à la simplicité exemplaire, enracinée dans le sol natal, son propos allait au-delà et présentait en creux quelle était sa propre intention philosophique : « L'absence de sol [*Bodenlosigkeit*] de la vie actuelle est la racine d'une décadence [*Verfall*] croissante. Et tous les renouvellements et les innovations restent désespérés, s'ils ne réussissent pas à ramener les forces directrices et fécondes issues du sol natal [*aus heimatlichen Boden*]<sup>57</sup>. » Le sol était donc pour le philosophe une notion indissolublement physique et morale ; son propre projet, qui était de renouveler l'existence spirituelle du peuple allemand, devait ses forces et sa réussite à son enracinement dans une *Heimat*. Son patriotisme local « Sang et sol », quoique faisant parfois référence à la « race », ne reposait donc pas sur un héritage biologique mais sur la tradition réactualisée d'un mode de vie dans un environnement propice à l'enracinement de l'existence, avec l'idée que l'on ne pourrait penser avec une solidité et une profondeur réelles qu'en s'enracinant dans le sol de toutes choses, la nature des hommes et des lieux telle qu'elle se découvre dans la *Heimat*.

Dans cette perspective, avec *Être et temps*, le patriotisme local fut un élément de sa méthode philosophique ; pour le philosophe, toute réflexion se faisait nécessairement à partir d'un passé, hérité d'une tradition et donc, dans son cas, venue de cette campagne badoise. Dans sa lettre à Matthäus Lang, Heidegger écrivait : « Je sens toujours davantage combien toutes mes expériences s'enracinent profondément dans le pays natal<sup>58</sup> » ; de même, un an auparavant, après un séjour dans la maison familiale de Meßkirch alors que *Être et temps* allait être publié, il écrivit à sa femme : «

55 Cité in : FAYE Emmanuel (2005), *Heidegger*, p. 25.

56 Martin Heidegger, lettre à Viktor Schworer du 2 octobre 1929, p. 282 (trad. modifiée).

57 « *Die Bodenlosigkeit des heutigen Lebens ist die Wurzel des wachsenden Verfalls. Und alle Erneuerungen und Neuerungen blieben hoffnungslos, wenn es nicht wieder gelingt, die führenden und gebenden Kräfte aus heimatlichem Boden zurückzuführen.* » (Martin Heidegger [15/10/1925], discours du 15 octobre 1925 pour le mariage de Fritz et Liesel Heidegger : « Zum Hochzeitstag von Fritz und Liesel Heidegger (15. Oktober 1925) », in : GA16, p. 52-54, ici p. 53)

58 Martin Heidegger, lettre à Matthäus Lang du 30 mai 1928, cité par OTT Hugo (1988a), *Martin Heidegger*, p. 57.

[...] Ce que j'ai reçu de la maison familiale et de mon pays [*Heimat*] est passé dans mon travail<sup>59</sup>. » Son pays natal, la maison des parents nourrissent les réflexions de Heidegger dans les années 1920, en particulier justement *Être et temps*, ce qui se relève nettement dans son analyse du monde (*Welt*) et des notions d'*Umwelt* et de *Mitwelt*. La plupart des exemples choisis dans son chef d'œuvre renvoient à ce monde rural qui fut celui de son enfance à Meßkirch, monde qu'il dépeignit à Elfride au tout début de leur relation : « Peut-être avec ton âme pleine d'intuition m'as-tu déjà vu en simple gamin chez de braves gens pieux à la campagne, en gamin qui a encore vu la cloche de verre dont la lumière éclairait le grand-père assis sur un tabouret, plantant les clous dans les chaussures à coup de marteau, en gamin qui aidait son père à fabriquer les tonneaux et à fixer les cercles autour des barriques, tant et si bien que les coups de marteau résonnaient à travers les petites rues tortueuses<sup>60</sup>. » De nombreuses réflexions d'*Être et temps* reposent sur l'analyse du monde de l'atelier, celui du tonnelier et plus encore celui du cordonnier ; et alors, à partir de la chaussure, tout un monde complexe apparaît, fait d'artisanat, d'agriculture, d'élevage, marqué par la proximité des hommes et des choses.

Le patriotisme local, thème philosophique à l'importance croissante dans les années 1920, se couplait d'un changement de fait dans le rapport de Heidegger à sa petite patrie. La brève carte postale qu'il écrivit à l'occasion du mariage de son frère à Bultmann résumait sa vision de son pays natal : au dos d'une photographie du château de Wildenstein surmontant la vallée majestueuse du Haut-Danube, il envoyait à son ami un « salut cordial de son pays natal » et ajoutait : « Au-dessous de ce château, sur lequel la Chronique de Zimmern fut écrite, se dresse la ferme des Heidegger. À une demi-heure de là s'étend le monastère de Beuron<sup>61</sup>. » Meßkirch disparaissait de la sorte derrière sa campagne et cette belle vallée touristique où se dressait la bergerie des Heidegger, celui des deux lieux de mémoire familiale qui se prêtait le mieux à l'autoportrait romantique du penseur enraciné dans le sublime du paysage. Le philosophe reprenait quelques éléments touristiques : le château de Wildenstein, dont le site en surplomb et son style pesant du XVI<sup>e</sup> siècle lui donnait une vague ressemblance avec Neuschwanstein ; la Chronique de Zimmern, qui relatait l'histoire de ces seigneurs de Meßkirch et était devenu un lieu de mémoire de la commune, que Heidegger attribuait néanmoins exclusivement à ce château de Wildenstein qu'ils avaient également construit ; le monastère de Beuron, dans cette même vallée, dans lequel il avait si souvent étudié durant les vacances de son adolescence avant d'y passer quelques jours de travail intense en août 1920. Le bourg natal disparaissait derrière un tableau romantique, composé à partir d'éléments qui lui étaient proches mais dont il était exclu. L'agonie et la mort de la mère en 1927 consacra cette croissante cassure : « Je ressens cette fois-ci encore plus fortement que jamais que plus rien ne me relie directement au monde d'ici ; ce que j'ai reçu de la maison familiale et de mon pays est passé dans mon travail<sup>62</sup>. »

Tandis que s'amorçait une coupure avec Meßkirch, occasionnée par la rupture de Heidegger avec le catholicisme, le conflit qui en résulta avec ses parents, puis la mort successive (1924 et 1927) de ceux-ci, Todtnauberg prenait toujours plus d'importance dans la représentation qu'il se faisait de sa petite patrie. Cette représentation était en grande part livresque, comme l'attestent les lettres à Arendt. Il lut par exemple le Norvégien Knut Hamsun (1859-1952), dont les *Vagabonds* (1927) lui inspirèrent cet éloge appuyé : « Il y a du philosophe en Hamsun, mais ainsi fait que cela n'a rien de pesant dans l'art qu'il déploie. Quelle magnifique proximité avec la terre nourricière, le paysage, les instincts et les forces élémentaires, comme avec cette vie qu'en trois phrases il parvient à vous dépeindre toute entière, et ne laissant rien à désirer<sup>63</sup> ! » Avec Dostoïevski et ses *Écrits*

59 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 5 février 1927, éd. fr. p. 200.

60 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 13 décembre 1915, éd. fr., p. 45-46.

61 « *Einen herzlichen Gruß aus der Heimat. Unterhalb dieser Burg, auf der die Zimmersche Chronik geschrieben wurde, steht der Heidegger-Hof. Eine halbe Stunde davon liegt das Kloster Beuron. [...]* » (Martin Heidegger, carte à Bultmann du 15 octobre 1925, p. 3).

62 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 5 février 1927, éd. fr., p. 200.

63 Martin Heidegger, lettre à Arendt du 19 février 1928, éd. fr., p. 65.

*politiques*, Hamsun et ses *Vagabonds* était l'indice de combien la culture de la *Heimat* de Heidegger n'était plus seulement nationale, mais bien européenne sinon cosmopolite ; néanmoins, le philosophe fut surtout marqué par la lecture de *Hypérion* de Hölderlin, que Hannah Arendt lui avait offert : « Parmi les rares livres posés sur mon écritoire, il y a *Hypérion* de Hölderlin. C'est te dire si ton être et ton amour font partie intégrante de mon travail et de mon existence<sup>64</sup>. » Dans sa lettre suivante, il ajouta : « Je t'ai déjà dit dans une lettre que je lis *Hypérion*. Je commence lentement à entendre<sup>65</sup>. » *Hypérion ou l'ermite de Grèce* est un roman de jeunesse du poète romantique, roman regroupant les seules lettres de l'homonyme moderne du titan Hypérion et qui fait le récit de sa décision progressive de se retirer comme ermite dans une île de la mer Égée ; le début en est exemplaire du rapport romantique à la nature, présentant le narrateur seul, loin des hommes et de leur malice, qui se fond en un panthéisme prophétique dans la nature environnante qui se donne en spectacle :

« Oui, oublie simplement qu'il existe des hommes, cœur meurtri, agressé, mille fois indigné ! Et repars aux lieux d'où tu es sorti, dans les bras de la nature, de la belle, de la paisible, de l'immuable nature<sup>66</sup>. [...]

« Tu brilles encore pourtant, soleil des dieux ! Et toi, terre sacrée, tu verdis encore ! Et les fleuves bruisants vont encore à la mer, et les arbres ombreux frémissent dans le midi. Le chant d'allégresse du printemps berce et endort mes mortelles pensées. Toute la plénitude de la vie universelle nourrit et rassasie d'ivresse mon être affamé<sup>67</sup>. [...]

« Tout mon être se tait et tend l'oreille, quand l'onde délicate de la brise caresse ma poitrine. Perdu dans le vaste azur, je lève souvent les yeux vers l'éther et contemple intensément la mer sacrée, et il me semble alors qu'un esprit parent m'ouvre ses bras, et que la douleur de la solitude se dissout dans la vie de la divinité.

« Ne faire qu'un avec le Tout, c'est la vie de la Divinité, le ciel de l'homme<sup>68</sup>. [...]

« Ne faire qu'un avec tout ce qui vit, plonger dans la félicité de l'oubli de soi en revenant dans le Tout de la nature, voilà l'ultime sommet des pensées et des joies, la cime sacrée, le lieu de l'éternelle quiétude, où se dissipe la lourde chaleur de midi, où la voix du tonnerre se tait, où la mer bouillonnante s'apaise et se fait aussi ondoyante qu'un champ de blé<sup>69</sup>. »

Les écrits de Heidegger laissent souvent transparaître immédiatement les lectures qui marquèrent le philosophe ; et, de la même manière qu'à l'été 1920 la lecture de Dostoïevski lui fit découvrir l'enracinement et favorisa les expressions d'antisémitisme, l'été 1925 marqua le début du lyrisme prophétique de Heidegger à Todtnauberg consécutif de sa lecture de *Hypérion*. C'est donc le 23 août, dans sa première lettre mentionnant le roman de Hölderlin, qu'il écrivit :

« Je vis à nouveau ici au contact de la nature et du sol de mon pays [*Heimat*], et je sens pour ainsi dire comment les pensées en viennent à croître. C'est aussi une magnifique méditation que d'aller à l'aventure entre les sapins. Il m'arrive fort rarement de rencontrer un bûcheron ; il n'y a pas ici de curistes ni rien de cet acabit. Chaque sentier forestier m'est connu comme chaque petite source, la moindre passée de chevreuils ou le moindre gîte d'un coq de bruyère. Dans un tel milieu, le travail prend une autre consistance que lorsqu'on évolue parmi les querelles et les intrigues du corps professoral<sup>70</sup>. »

C'est le 14 septembre, dans la seconde lettre, qu'il ajouta :

---

64 Martin Heidegger, lettre à Arendt du 23 août 1925, éd. fr., p. 50.

65 Martin Heidegger, lettre à Arendt du 14 septembre 1925, éd. fr., p. 51.

66 HÖLDERLIN Friedrich [1797 & 1799], *Hypérion ou l'ermite de Grèce*, trad. Jean-Pierre Lefebvre, Flammarion, « GF », 2005, p. 65.

67 HÖLDERLIN Friedrich [1797 & 1799], *Hypérion*, p. 68.

68 HÖLDERLIN Friedrich [1797 & 1799], *Hypérion*, *ibidem*.

69 HÖLDERLIN Friedrich [1797 & 1799], *Hypérion*, p. 69.

70 Martin Heidegger, lettre à Arendt du 23 août 1925, éd. fr., p. 48.

« J'ai déjà désappris à quoi ressemble le " monde ", et je vais me faire l'impression d'être-celui de là-haut qui descend pour la première fois à la ville. Mais au cœur d'une telle solitude, riche de ressources insoupçonnées, les affaires humaines deviennent à leur tour plus simples et plus puissantes, elles se défont de ce qui leur est fatal, à savoir, leur caractère quotidien. [...]

« Souvent, lorsque je suis en plein saisissement, je fais un saut jusqu'à la montagne voisine, laissant la tempête me siffler aux oreilles. J'ai besoin de cette proximité avec la nature ; et lorsque, bien souvent, vers deux heures du matin, le travail fini, m'absorbe le calme de la vallée d'où je la contemple, lorsque je sens la proximité du ciel étoilé, alors je ne suis plus qu'un, vie et œuvre<sup>71</sup>. »

Grâce à ces lettres, à Elfride et à Arendt, on mesure ainsi combien Heidegger habitait à Todtnauberg presque plus une culture livresque qui lui peignait le paysage alentour qu'il ne faisait une expérience originale venue de son propre fonds au contact du lieu.

Néanmoins, cette fusion avec la nature qu'il vivait à Todtnauberg lui semblait le sens profond du rapport de l'homme au monde : tel qu'on peut le reconstituer en confrontant ces textes privés à ses écrits philosophiques, le philosophe pensait que Todtnauberg lui permettait d'être au plus près de ce qu'il concevait dans *Être et temps* (1927) comme « constitution fondamentale de l'être-là » : l'être-au-monde, ou être-dans-le-monde (*In-der-Welt-sein*). Tout homme vivant est dans le monde, non pas comme s'il était posé dans le monde comme une chose est posée dans le cadre d'un espace, mais en un sens qui se rapporte à son mode d'être : s'appuyant sur l'étymologie<sup>72</sup>, Heidegger pose qu'être-dans-le-monde, réalité « existentielle » reposant sur le « je suis », le « *ich bin* », signifie « j'habite, je séjourne auprès du... monde en tant que ce qui m'est, de telle ou telle façon, familier<sup>73</sup>. » Si le sens profond de l'être dans le monde est le fait vécu d'habiter dans un monde familier, alors que la ville est le lieu toujours changeant où l'homme est à chaque instant exposé au risque d'être arraché à cette familiarité, la *Heimat*, la campagne, le lieu familier et semblable à lui-même où l'on est né, est le lieu qui s'accorde par essence avec ce sens profond de l'être-dans-le-monde ; et de la sorte, le passage de la lettre à Arendt du 23 août 1925 trouve son fondement philosophique : la familiarité de Todtnauberg n'était donc pas seulement plaisante : « au contact de la nature et du sol de sa *Heimat* », éprouvant le plus intensément l'habiter-familièrement-le-monde, Heidegger pouvait affirmer sentir « pour ainsi dire comment les pensées en viennent à croître » car il était au plus près de la constitution fondamentale de l'existence de l'homme, de son être-là.

En même temps que l'homme est son être-là, et donc, qu'il est par essence un être-dans-le-monde dont le sens profond est l'habiter dans la familiarité qui caractérise le rapport à la *Heimat*, l'homme se perd. La philosophie se nourrit de la une conscience de cette perte et s'efforce donc de retrouver cette familiarité entre l'homme et le monde. Plus nettement que dans *Être et temps*, cette idée s'exprima dans son cours de 1929 *Les concepts fondamentaux de la métaphysique* ; Heidegger fit du mal du pays (*Heimweh*) la tonalité fondamentale, la disposition d'âme sur le fond de laquelle pense le philosophe. Citant le poète romantique Novalis, « La philosophie est à proprement parler

71 Martin Heidegger, lettre à Arendt du 14 septembre 1925, éd. fr., p. 51.

72 « *in* vient de *innan-*, *wohnen*, *habitare*, habiter, séjourner ; " *an* " signifie : je suis habitué, je suis en familiarité avec, je cultive quelque chose ; il a la signification de *colo* au sens de *habito* et de *diligo*. Cet étant auquel appartient l'être-dans avec cette signification, nous l'avons caractérisé comme l'étant que je suis [*ich bin*] chaque fois moi-même. L'expression " *bin* " est en intime connexion avec " *bei* " /auprès ; " *ich bin* " à son tour veut dire : j'habite, je séjourne auprès du... monde en tant que ce qui m'est, de telle ou telle façon familier. » « " *in* " *stammt von innan-*, *wohnen*, *habitare*, *sich aufhalten* ; " *an* " *bedeutet : ich bin gewohnt, vertraut mit, ich pflege etwas ; es hat die Bedeutung von colo im Sinne von habito und diligo. Dieses Seiende, dem das In-Sein in dieser Bedeutung zugehört, kennzeichnen wir als das Seiende, das ich je selbst bin. Der Ausdruck " bin " hängt zusammen mit " bei " ; " ich bin " besagt wiederum : ich wohne, halte mich auf bei... der Welt, als dem so un so Vertrauten. Sein als Infinitiv des " ich bin ", d. h. als Existenzial verstanden, bedeutet wohnen bei..., vertraut sein mit... » (Martin Heidegger [1927], *Être et temps*, « L'être-au-monde en général comme constitution fondamentale de l'être-là », §12, éd. fr. p. 88, éd. all. p. 54.)*

73 Martin Heidegger, *ibidem*.

mal du pays [*Heimweh*], quelque chose qui pousse à être partout chez soi », Heidegger fit d'abord ce commentaire : « Drôle de définition, romantique naturellement. Le mal du pays [*Heimweh*] – y a-t-il encore quelque chose de tel aujourd'hui ? N'est-ce pas devenu un mot incompréhensible, même dans la vie quotidienne ? Car le citadin contemporain, singe de la civilisation, ne s'est-il pas depuis longtemps débarrassé du mal du pays ? Et voilà que l'on fait du mal du pays une détermination de la philosophie<sup>74</sup> ! » Il attaquait son interprétation de Novalis en s'appuyant sur ce lieu commun de la civilisation comme décadence inéluctable de la culture que Spengler avait popularisé ; cette époque des villes mondiales était pour Heidegger la cause expliquant que l'on ne comprît plus à son époque ce qu'est la philosophie et son rapport intime avec le mal du pays [*Heimweh*] qu'il voyait quant à lui dans le triangle de notions formant le sous-titre de son cours : monde, finitude, solitude.

« Cette exigence d'être *partout* chez soi, c'est-à-dire d'exister *en l'entier* de l'étant, n'est rien d'autre qu'une interrogation particulière portant sur le sens de cet « en entier », que nous appelons *monde*. Ce qui a lieu dans cette interrogation et cette recherche, dans ce va-et-vient, c'est la *finitude* de l'homme. Ce qui s'accomplit dans ce devenir-fini, c'est un ultime *esseulement* de l'homme, en lequel chacun pour soi, comme un « seul », se tient devant l'entier. [...] Cette interrogation qui conçoit est, en fin de compte, fondée sur un *saisissement*. [...] Tout *saisissement* s'enracine dans une tonalité [*Alle Ergriffenheit wurzelt in einer Stimmung*]. En fin de compte, ce que Novalis appelle *mal du pays* est la *tonalité fondamentale du philosophe*<sup>75</sup>. »

L'homme, fini, revenu à sa solitude existentielle par la pensée de sa propre mort, s'interroge sur le sens du monde au sein duquel il se sent étranger ; éprouvant alors le mal du pays, il s'efforce de se sentir finalement partout chez lui par la connaissance philosophique intime qu'il aura conquise contre sa détresse d'être-fini. Développant sa réflexion du lien unissant philosophie et *Heimat*, Heidegger restait dans la continuité d'*Être et temps*, en ce que le philosophe, dont l'activité est une quête de familiarité avec les fondements de son existence qui sont d'abord nimbés de mystère, se rapproche du sentiment d'être chez soi dans le monde avec cette élucidation de la constitution fondamentale de l'être-là dont le sens profond lui semblait justement l'habiter-familièrement-le-monde, oublié par les contemporains bien plus que par les paysans encore enracinés dans leur propre existence.

Alors qu'en cette fin des années 1920, le thème du patriotisme local prenait plus d'importance philosophique, la vision de son pays natal prit une couleur plus résolument ethnique, valorisant le caractère alémanique de Todtnauberg ; lisant Burckhardt, il écrivit à Jaspers : « Je lis beaucoup Jakob Burckhardt en ce moment – je sens si bien l'air alémanique qui se dégage de ses textes<sup>76</sup>. » Le milieu alémanique de Todtnauberg où, par de-là la frontière avec la Suisse, il se sentait en communion avec le Bâlois Burckhardt, rendait de ce fait compte de la hauteur physique et spirituelle avec laquelle il prétendait regarder depuis son chalet, du haut de sa *Heimat*, les manœuvres et les intrigues universitaires qui attendaient Jaspers désireux d'une chaire berlinoise : « Que vous ayez été appelé à Berlin est de toute façon un bon signe. Je suis heureux de pouvoir regarder les combines à venir de façon parfaitement désintéressée, depuis ce coin surélevé d'Allemagne, dans la fréquentation de Jakob Burckhardt<sup>77</sup>. » On notera que l'affirmation de l'identité ethnique souabe-alémanique est contemporaine de l'intérêt croissant de Heidegger pour les romantiques, avec au premier plan Hölderlin et Novalis comme nous l'avons vu pour notre thème, et sur un plan plus strictement philosophique, l'idéalisme de la même époque, Hegel, Schelling, Fichte ; sa conception ethnique de la nation, son intérêt pour la *Heimat* en étaient renforcés.

Parallèlement, la vie à Todtnauberg favorisait chez le philosophe une identification aux

---

74 Martin Heidegger [s.h. 1929-30a], Les concepts fondamentaux de la métaphysique, éd. fr. p. 21, GA29/30 p. 7.

75 Martin Heidegger [s.h. 1929-30a], Les concepts fondamentaux de la métaphysique, éd. fr. p. 25-26, GA29/30 [1983] p. 12.

76 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 9 février 1928, éd. fr., p. 211.

77 Martin Heidegger, lettre à Jaspers du 11 avril 1928, éd. fr., p. 90.

habitants du crû comme elle apparaît dans « Pourquoi restons-nous en province ? ». Dès 1926<sup>78</sup>, il s'était lié d'amitié avec des paysans avec lesquels il entretenait des relations de bon voisinage ; les Brender et les Schneider venaient régulièrement le 26 septembre lui fêter son anniversaire<sup>79</sup>. Ces relations assez faciles et agréables, sans grand enjeu autre qu'une sociabilité de bon aloi, tranchaient vigoureusement avec celles que le philosophe entretenait avec certains de ses collègues à Marbourg ou à Fribourg : avant de regagner la plaine, il exprima en ce sens son regret de devoir le faire : « Là-haut, c'est magnifique – je préférerais y rester également jusqu'au printemps à travailler. Il ne me tarde pas de retrouver la société des professeurs. Les paysans sont beaucoup plus agréables et même plus intéressants<sup>80</sup>. » Anecdote significative de sa sensibilité paysanne, il envoya en 1926 à Blochmann une carte postale d'une ferme de Todtnauberg<sup>81</sup>.

À partir de 1923, effet de l'influence sur eux des idéaux d'authenticité et de *Heimat* du Mouvement de jeunesse, les Heidegger se plurent à porter des vêtements inspirés par le folklore : des photographies immortalisent Jörg et Hermann en culottes de cuir, Elfride dans une robe simple de paysanne ; le philosophe quant à lui porte ce que ses élèves à Marbourg appelaient avec une ironie douce « costume existentiel<sup>82</sup> : surmontant des bas et une culotte en tissu, une veste à carreaux, bordée d'un revers et cousue d'une double rangée de boutons à la façon de celles de Forêt-Noire ; Heidegger s'acheta en outre dans une boutique de Munich des Haferl, chaussures traditionnelles de l'Allgäu en Haute-Souabe, « très belles, solides<sup>83</sup> » et qui étaient en passe de devenir des produits de luxe pour amateur argenté – aussi se réjouissait-il de les avoir achetées 58 000 marks et non 78 000 comme dans d'autres boutiques. Heidegger s'appropriait progressivement les lieux et ses habitants, au point de s'identifier à eux. Cette identification résultait du lien essentiel qu'il trouvait entre son travail et la nature qui l'entourait à Todtnauberg, de sa « pièce de paysan<sup>84</sup> » dans laquelle il travaillait chez les Brender lorsque sa famille était au chalet ; elle avait également pour origine les idéaux du Mouvement de jeunesse, qui exaltaient les campagnes et les traditions allemandes et leur restaient très présents jusqu'en 1928 au moins<sup>85</sup>.

Cette identification aux paysans de Forêt-Noire était bien une fiction dans la mesure où Heidegger, comme professeur d'une université allemande, était un bourgeois, un notable de la ville qui n'était pas plus semblable à ses voisins de Forêt-Noire qu'il ne l'était de ses propres aïeux paysans du Heuberg : la montagne lui était un lieu de repos et de loisir, que son aisance matérielle rendait plus agréable – ainsi des nouveaux skis que le philosophe put s'offrir en 1927, « de vrais skis norvégiens, admirablement découpés<sup>86</sup> » et qui n'avaient pas leurs pareils chez ses voisins paysans mais étaient en revanche les descendants de ceux qu'Elfride reçut de ses parents en 1913<sup>87</sup> ; quant au travail, intellectuel, qu'il faisait sur cette montagne reculée, ses étudiants qu'il invitait parfois avec lui, ils n'étaient finalement qu'une délocalisation de son activité urbaine de philosophe universitaire qui lui permettait de vivre confortablement, différence sociale évidente qui faisait que les Heidegger pouvaient emmener avec eux leur bonne qui déchargeait Elfride des soucis du ménage<sup>88</sup> ou permit au philosophe de rester seul avec les enfants au chalet à l'été 1928 pendant que son épouse surveillait la construction de la maison de Fribourg<sup>89</sup>.

Cette identification de Martin Heidegger à Todtnauberg était d'autant plus aisée, d'autant moins montagnarde, que la montagne avait depuis longtemps partie liée à la philosophie, comme

78 Martin Heidegger, lettre à Jaspers du 4 octobre 1926, éd. fr., p. 59.

79 Martin Heidegger, lettre à Blochmann du 20 septembre 1930, éd. fr., p. 248.

80 Martin Heidegger, lettre à Jaspers du 23 septembre 1925, éd. fr., p. 47.

81 Martin Heidegger, lettre à Blochmann du 16 septembre 1926, éd. fr., p. 218.

82 « *Existenzieller Anzug* » (GADAMER Hans-Georg (1977), *Philosophische Lehrjahre*, p. 215).

83 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 27 mars 1923, éd. fr., p. 176.

84 Martin Heidegger, lettre à Blochmann du 29 mars 1927, éd. fr., p. 223.

85 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 21 janvier 1928, éd. fr., p. 207.

86 Martin Heidegger, lettre à Blochmann du 10 décembre 1927, éd. fr., p. 227.

87 « Ma chère petite âme », p. 49.

88 Martin Heidegger, lettre à Blochmann du 21 octobre 1927, éd. fr., p. 225.

89 « Ma chère petite âme », p. 212.

image et comme espace. Et lorsque Heidegger en vint progressivement à identifier son travail à une pratique de la montagne, il avait un modèle qui s'imposait à lui avec une éblouissante évidence : son maître Edmund Husserl, qui se promenait régulièrement sur le mont fribourgeois du Loretto<sup>90</sup> et aimait se retirer longuement en montagne pendant les vacances, à Bernau en Forêt-Noire ou à Silvaplana en Engadine ; tout comme son élève par la suite, il y cherchait un « temps de calme contemplation<sup>91</sup> » qui tranchait avec son quotidien à Fribourg où il était constamment dérangé. Heidegger était donc loin du compte en 1933 lorsqu'il affirmait que « sentir [...] son travail intimement lié à la Forêt-Noire et à ceux qui l'habitent ne peut venir que d'un enracinement séculaire dont rien ne peut tenir lieu, l'enracinement souabe-alémanique<sup>92</sup> » : cette osmose qu'il sentait entre son œuvre et son paysage d'élection procédait au contraire d'une construction culturelle qui avait partie liée avec la ville – que ce soit le Mouvement de jeunesse ou l'histoire de la philosophie jusqu'à son maître Husserl.

Malgré l'altitude avantageuse de Todtnauberg qui permettait à Heidegger de se peindre en sage paysan enraciné sur sa montagne, le chalet à ski en vint à être concurrencé par Fribourg, où les Heidegger s'étaient installés en 1928 après que le philosophe eut pris la succession de son maître Husserl. La maison de la rue Rötobuck devint de fait le centre de sa *Heimat* ; le lien étroit entre maison, *Heimat* et travail apparaît clairement dans une lettre à Viktor Schworer du 2 octobre 1929 : « Nous jouissons à présent dans notre nouvelle maison des plus beaux jours de l'automne et je suis heureux chaque jour de me sentir, dans le travail, en intime communion avec mon pays natal<sup>93</sup> ». Cette maison de ville, moins propice que le chalet de Todtnauberg à un portrait de Heidegger en penseur de la montagne à la façon du *Hypérion* de Hölderlin, n'en était pas moins essentielle au philosophe comme il l'écrivit de Davos : « Je me réjouis à la perspective de retrouver notre maison et ma pièce. C'est seulement là que les choses que je dois faire peuvent s'épanouir<sup>94</sup>. » En fait, chaque lieu, le chalet de montagne, la maison de plaine, avait son propre rôle dans la gestation de sa pensée au pays natal : le premier était l'espace de l'inspiration et des ébauches, le second celui du travail achevé, « tout germe et croit là-haut, tandis qu'ici les fruits tombent<sup>95</sup>. » Après un long séjour inspirant à Todtnauberg à l'automne précédent, celui suivant la Noël 1932 fut écourté ; le philosophe revint à Fribourg dès la mi-janvier 1933 car outre l'enneigement qui était « encore fort médiocre », il lui manquait « l'atelier *au complet*, avec ses divers anciens manuscrits – si bien que [il] préfér[ait] rester en bas, la pièce où [il] travaill[ait] et toute la maisonnée comme la tranquillité qui y régn[ait avaient] aussi *leurs* forces propres. » Une fois son travail en cours achevé, il remonterait en mars au chalet car « de semence et de germination [il avait] encore grand besoin » ; et pour cela, il s'en remettait « au soleil de mars et à ses tempêtes. Étrange en est l'attente, sans rien forcer. Et tel est le véritable grand profit retiré de ces mois : l'espace dégagé pour un laborieux ne-rien-faire qui laisse venir à soi<sup>96</sup>. »

La période 1919-1933 est donc une période particulièrement riche en sources, de natures diverses, provenant souvent de la plume de Heidegger lui-même, ce qui facilite l'étude de son rapport intime au pays natal et la critique des sources par leur confrontation ; parallèlement à ce surcroît de sources, se font d'importants changements dans le patriotisme local de Martin Heidegger : alors que ses liens avec son bourg natal se distendent, presque jusqu'à la rupture, consécutivement à sa rupture avec le catholicisme puis à la mort de ses parents, il s'invente une nouvelle patrie d'adoption, Todtnauberg, puis Fribourg, grâce à l'influence décisive de son épouse et des idéaux d'authenticité et de renouveau venus de la *Heimat* véhiculés par le Mouvement de

90 HUSSERL Edmund, lettre à Heidegger du 10 décembre 1916, p. 128.

91 « *eine Zeit stiller Contemplation* » (HUSSERL Edmund, lettre à Heidegger du 30 janvier 1918, p. 129).

92 Martin Heidegger [1933], « Pourquoi restons-nous en province ? », p. 150-151.

93 Martin Heidegger, lettre à Viktor Schworer du 2 octobre 1929, in : *Écrits politiques*, op. cit., p. 282.

94 Martin Heidegger, lettre à Elfride du 23 mars 1929, éd. fr., p. 218.

95 Martin Heidegger, lettre à Blochmann du 19 janvier 1933, éd. fr., p. 275.

96 Martin Heidegger, lettre à Blochmann du 19 janvier 1933, éd. fr., p. 275.

jeunesse ; l'identification de Heidegger aux paysans de Todtnauberg, une conception de plus en plus ethnique de sa région, faisant la part belle à la « race » dont il se sent de plus en plus issu, va de part avec l'influence croissante des romantiques, au premier plan Hölderlin, Dostoïevski et le Comte Yorck von Wartenburg, qui convergent pour alimenter la création d'une philosophie « Sang et sol » de ce patriotisme local : reprenant avec le thème du déracinement la critique de la ville moderne et de la fausseté de la vie qui y est menée, en continuité avec le catholicisme conservateur de sa jeunesse, il développe une conception de la philosophie mue par la nostalgie du pays natal, un désir de retrouver une familiarité avec le monde pris comme un tout, en harmonie avec ce qu'il juge être le sens profond de l'être-dans le-monde : un habiter dans la familiarité qui caractérise le rapport à la *Heimat* et qu'il éprouve avec le plus de force à Todtnauberg et dans sa maison de Fribourg. Lorsque il affirma en 1933 « sentir [...] son travail intimement lié à la Forêt-Noire et à ceux qui l'habitent », ce qui, à ses yeux, « ne peut venir que d'un enracinement séculaire dont rien ne peut tenir lieu, l'enracinement souabe-alémanique<sup>97</sup> », Heidegger était bien loin du compte : cet attachement « Sang et sol » pour Todtnauberg et ses paysans était le résultat d'une construction récente, multiple, progressive et en bonne part livresque, résultant de l'influence des usages des universitaires de Fribourg, au premier plan de Husserl et les Szilasi, et surtout d'Elfride et du Mouvement de jeunesse ; en un mot, loin d'être une évidence éclose grâce à un enracinement immémorial dans le sol de la *Heimat*, ce n'était que l'expression d'une culture, urbaine et bourgeoise, en grande part juvénile, protestante et prussienne, partagée entre conservatisme et désir de renouveau.

## Conclusion

La période contemporaine de l'histoire est celle d'une surabondance de sources ; et, particulièrement avec un personnage aux écrits prolifiques comme Martin Heidegger, elle rend possible une biographie classique, suivant l'ordre des temps, y compris en se focalisant sur un thème restreint comme le patriotisme local. La disproportion des sources entre les différents âges de la vie du biographé ne disparaît pas pour autant, surtout en ce qui concerne les sources directes et contemporaines : alors que nous ne disposons à peu de choses près d'aucune source provenant de Heidegger enfant, nous sommes face à une surabondance à son âge adulte, après une période de transition constituée par la jeunesse. Cette disproportion est en partie contrebalancée par les sources indirectes de l'époque, qui permettent de reconstituer le milieu dans lequel Heidegger s'est formé ; de même, elle est atténuée par des sources postérieures, d'époques et de provenances diverses, dont la confrontation permet d'aboutir à esquisser sinon des certitudes absolues, en tout cas des hypothèses particulièrement vraisemblables : pour Heidegger enfant, tel que nous pouvons le reconstituer, des germes de patriotisme local étaient semés par le rapport au clocher, l'antagonisme pour rire avec les enfants de Göggingen, le milieu d'ensemble favorable au patriotisme local ; d'autres hypothèses, bien que moins assurées, n'en perdent pas pour autant toute probabilité, comme la réalité d'un discours de la famille sur leur implantation presque immémoriale dans le petit pays de Meßkirch et peut-être également le souvenir d'une provenance souabe-alémanique plus large. L'enjeu essentiel pour garder sa pertinence à une étude biographique sur l'enfance semble d'être de bien respecter les degrés de vérité ou de vraisemblance tels qu'ils apparaissent après examen et ainsi de résister à la tentation d'aller au-delà de ce que les sources le permettent. L'autre difficulté qui est apparue est plus classique : faire face au contraire à la profusion de sources directes et contemporaines, pour restituer chacune dans une cohérence d'ensemble tout en gardant un regard critique sur chacune d'elle et en résistant une nouvelle fois à la tentation de tirer les interprétations. La difficulté apparaît nettement avec la dimension philosophique du patriotisme local de Heidegger, qui apparaît progressivement à partir du début des années 1920 : une partie des

97 Martin Heidegger, « Pourquoi restons-nous en province ? », *op. cit.*, p. 150-151.

idées du philosophe reste littéraire, imprégnée de littérature (avec au premier chef Dostoïevski et Hölderlin comme inspirateurs principaux) ; elles ne sont qu'imparfaitement rationalisées, restant dans l'évidence de métaphores bien de l'époque (sol, enracinement, déracinement) qui ne reçoivent qu'une conceptualisation et une argumentation limitées et éclatées. Même la thématique, essentielle, du sens profond de l'être dans le monde que Heidegger interprète comme le fait vécu d'habiter dans un monde familier, n'est justifié dans *Être et temps* que par un recours à l'étymologie qui trahit au fond combien le philosophe bute contre une évidence qu'il peine à expliquer ; ce n'est qu'avec son cours de 1929 *Les concepts fondamentaux de la métaphysique* qu'il arrivera à un discours plus rigoureusement argumenté, en faisant du mal du pays (*Heimweh*) la tonalité fondamentale, la disposition d'âme sur le fond de laquelle pense le philosophe : l'homme, fini, revenu à sa solitude existentielle par la pensée de sa propre mort, s'interroge sur le sens du monde au sein duquel il se sent étranger ; éprouvant alors le mal du pays, il s'efforce de se sentir finalement partout chez lui par la connaissance philosophique intime qu'il aura conquise contre sa détresse d'être-fini. Au fond, la difficulté de restituer la pensée de Heidegger sur le patriotisme local est qu'elle se trouve en cette frontière entre philosophie et idéologie, concepts et métaphores, réflexions personnelles et lieux communs du temps : il faut à la fois tisser des liens entre des sources diverses (textes philosophiques, lettres, propos de table, témoignages, photographies) sans les forcer : c'est probablement l'écueil de toute histoire des idées exigeante, qui, dans son étude de la philosophie, ne borne pas son intérêt à des thèmes centraux de la tradition de cette discipline mais en explore également les marges, au contact de cultures non-académiques comme pouvaient l'être l'idéologie « Sang et Sol » ou celle du Mouvement de jeunesse.

Écrire le patriotisme local de Heidegger depuis son enfance est non seulement possible, mais respecter l'ordre des temps est fructueux, en ce qu'il permet de dénouer au mieux l'écheveau des continuités et des ruptures. Vu de loin, le patriotisme local de Heidegger est simple ; né dans le Sud-Ouest de l'Allemagne d'une famille qui y était installée depuis des siècles, le philosophe sentait naturellement « son travail intimement lié à la Forêt-Noire et à ceux qui l'habitent », conséquence de son « enracinement séculaire » « souabe-alémanique<sup>98</sup> » ; on peut élargir le champ chronologique pour arriver à la même chose en disant que né à Meßkirch, il passa l'essentiel de sa vie à Fribourg et à Todtnauberg avant d'être enterré dans son bourg natal. L'approche chronologique permet d'adopter plus facilement une posture critique, en soulignant l'importance des ruptures, dissimulées derrière de trompeuses continuités. L'évidence de l'enracinement souabe-alémanique apparaît ainsi bien moins simple : s'il est possible que la famille Heidegger eût comme mythe familial une installation depuis des siècles dans le pays de Meßkirch, suite à des origines suisses ou tyroliennes, le jeune Heidegger, qui n'avait semble-t-il jamais quitté son bourg natal, se sentit dans une région étrangère lorsqu'il arriva à Constance ; il éprouva probablement le même genre de sentiment en découvrant Fribourg, quoique atténué par cette expérience précédente d'arrachement ; le sentiment d'appartenance au Sud-Ouest de l'Allemagne, avec l'idée d'une continuité avec la Suisse alémanique, fut une construction progressive, tout comme le fut l'appropriation de Todtnauberg elle-même : découverte en 1922, elle ne sembla que progressivement à Heidegger un lieu essentiel pour son travail, sans exclusive d'ailleurs : Meßkirch, le monastère de Beuron après 1929, et surtout la maison construite à Fribourg en 1928 rivalisèrent pour accueillir l'activité du philosophe. L'idée-même d'enracinement vint tardivement à Heidegger et ne fut aucunement le legs immémorial de sa famille issue de paysans du Heuberg. De ce fait, la remarquable constance du patriotisme local de Heidegger, valorisant vigoureusement la petite patrie, ne saurait cacher combien le sens de celui-ci a pu évoluer, surtout justement en ce qui concerne le patriotisme local, marquant des temps très clairs : Heidegger est passé d'un patriotisme enfantin avant tout centré sur sa commune et le pays alentour, à un patriotisme régional plus conscient et mûr s'étendant à tout le Sud-Ouest de l'Allemagne, reposant en bonne part sur le traditionalisme et la culture locale telle qu'elle était valorisée par son milieu ecclésiastique ; à partir de 1916, la rencontre de sa femme l'a mis au

---

98 *Ibidem.*

contact des idées du mouvement de jeunesse, a valorisé fortement un mode de vie en harmonie avec la nature et le pays natal, que l'on apprécie notamment par la randonnée et le ski ; la découverte postérieure de Dostoïevski et du Comte Yorck a favorisé le développement de l'idée de l'enracinement d'une pensée dans un sol, sol physique, sol intellectuel, donnant un tour séculier et philosophique à une critique de la superficialité de la société moderne que Heidegger pensait auparavant dans un cadre de pensée catholique ; et le thème de l'identité souabe-alémanique est apparu en tant que tel seulement à la fin des années 1920. Le modèle classique de la narration biographique qui suit l'ordre des temps a donc, lorsque les sources le permettent, une fécondité qui renvoie au mode de pensée de la discipline historique elle-même : on arrive à une connaissance juste de son objet non pas dans une sorte de fausse éternité, qui, ici, dans le cas de Heidegger pourrait se résumer à cette idée « d'enracinement souabe-alémanique » telle qu'il l'exprime en 1933, mais dans son temps tel qu'il était réellement le sien, entre temps de l'individu et temps du siècle, qui s'il ne change pas nécessairement la vigueur des convictions d'un individu, peut en changer profondément la réalité du sens.

# Bibliographie

## Sur la biographie

BOURDIEU Pierre (1994), « L'illusion biographique », *Raisons pratiques, Sur la théorie de l'action*, Seuil, p. 81 *sqq.*

DOSSE François (2005), *Le pari biographique. Écrire une vie*, La Découverte.

LORIGA Sabina (2010), *Le Petit x. De la biographie à l'histoire*, Seuil, coll. "La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle".

## Sur Heidegger et le pays natal

BAMBACH Charles R. (2003), *Heidegger's roots : Nietzsche, national socialism and the Greeks*, Cornell university press, Ithaca (N.Y.).

BOURDIEU Pierre (1988), *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Éd. de Minuit, « Le Sens commun », [1975].

BÜCHIN Elsbeth & DENKER Alfred (2005), *Martin Heidegger und seine Heimat*, Klett-Cotta.

DENKER Alfred (2001), « Martin Heidegger und die Herkunft seines Denkens » (*Bausteine zur Biographie Martin Heideggers*, 2<sup>e</sup> partie), *Meßkircher Heimathefte* n°9, 2001, p. 25-38.

DENKER Alfred (2002), « „Ein Samenkorn für etwas Wesentliches“. Martin Heidegger und die Erzabtei Beuron », *Meßkircher Heimathefte* n°9, p. 37-53.

DENKER Alfred (2003), « „Das Geläut der Stille“. Martin Heidegger und seine Heimat : biographische und philosophische Perspektive » (*Bausteine zur Biographie Martin Heideggers*, 4<sup>e</sup> partie), *Meßkircher Heimathefte* n°10, p. 91-110.

DENKER Alfred (2004), « Martin Heidegger und der Ister » (*Bausteine zur Biographie Martin Heideggers*, 5<sup>e</sup> partie), *in* : *Meßkircher Heimathefte* n°12, p. 44-65.

DENKER Alfred (2005), « Martin Heidegger und Konstanz » (*Bausteine zur Biographie Martin Heideggers*, 5<sup>e</sup> partie), *Meßkircher Heimathefte* n°13, p. 129-137.

FAYE Emmanuel (2005), *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, Albin Michel.

FARÍAS Victor (1989), *Heidegger et le nazisme*, trad. de l'espagnol et de l'allemand par Myriam Benarroch et Jean-Baptiste Grasset, préf. de Christian Jambet, nouv. éd. rev. et corrigée, Librairie générale française, [1987].

FISCHER Anton (2008), *Martin Heidegger. Der gottlose Priester. Psychogramm eines Denkers*, Zurich.

GABORIAU Florent (2001), *Heidegger de l'intérieur*, Éd. Fac 2000.

HEIM Armin (1999), « Zur Geschichte des Meßkircher Rathauses », *Meßkircher Heimathefte* n°5, p. 36- 56.

HEIM Armin (2006), « Martin Heidegger und seine Heimatstadt Meßkirch », *Meßkircher Heimathefte* n°14, p. 51-79.

HIRSCHLER Horst (2005), « Martin Heidegger und die Hütte in Todtnauberg », in : WINTGENS Hans-Herbert (dir.), *Literarische Orte - Orte der Literatur*. Univ.-Verl., Hildesheim, p. 167-184.

OTT Hugo (1988), *Martin Heidegger. Éléments pour une biographie*, trad. de l'allemand par Jean-Michel Beloeil (traduction de : *Martin Heidegger. Unterwegs zu seiner Biographie*, 1<sup>ière</sup> édition), postface de Jean-Michel Palmier, Payot, Bibliothèque historique Payot, 1990.

SAFRANSKI Rüdiger (1994), *Ein Meister aus Deutschland. Heidegger und seine Zeit*, Hanser, Munich ; SAFRANSKI Rüdiger (2000), *Heidegger et son temps*, trad. de l'allemand par Isabelle Kalinowski, Librairie générale française, Biblio essais.

WEBER Edwin Ernst (dir.) (2003) avec la participation du Landkreis de Sigmaringen et la Gesellschaft Oberschwaben f. Geschichte u. Kultur, *Renitenz und Genie : Meßkirch und der badische Seekreis zwischen 1848/49 und dem Kulturkampf*, UVK, « *Heimatkundliche Schriftenreihe des Landkreises Sigmaringen* » 8, « *Oberschwaben – Ansichten und Aussichten* » 5, Constance.

### Sources directes

Entre crochets sont données les dates de première publication des textes de Heidegger.

#### **Conférences, cours ou traités philosophiques**

HEIDEGGER Martin [16-21/04/1925], conférences à Cassel du 16 au 21 avril 1925 sur « Le travail de recherche de Wilhelm Dilthey et le combat actuel pour une vision du monde historique » : *Wilhelm Diltheys Forschungsarbeit und der gegenwärtige Kampf um eine historische Weltanschauung* ; édition bilingue et trad. fr. J. - C. Gens, Vrin, « Textes et commentaires », 2003.

HEIDEGGER Martin [1927], *Être et temps*, trad. fr. François Vezin, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1986 ; trad. fr. Emmanuel Martineau, Authentica (hors commerce), 1985 ; éd. all., *Sein und Zeit*, (GA2), Niemeyer, 2006.

HEIDEGGER Martin [s.h. 1929-30a], cours du semestre d'hiver 1929-30, Fribourg : « Les concepts fondamentaux de la métaphysique : Monde-finitude-solitude », « *Die Grundbegriffe der Metaphysik. Welt - Endlichkeit - Einsamkeit* », GA29/30 ; trad. fr. D. Panis, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1992.

#### **Témoignages, correspondances, lettres, propos de table et textes de circonstances**

ARENDET Hannah & HEIDEGGER Martin (2001), *Lettres et autres documents (1925-1975)*, traduit par Pascal David, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie » ; ARENDET Hannah & HEIDEGGER Martin (2002), *Briefe 1925 bis 1975 und andere Zeugnisse*, éd. Ursula Ludz. Klostermann, Francfort.

BULTMANN Rudolf & HEIDEGGER Martin (2009), *Briefwechsel 1925 bis 1975*, éd. Andreas Großmann & Christof Landmesser, Klostermann, Francfort sur le Main.

HEIDEGGER Martin (2007), « *Ma chère petite âme* ». *Lettres à sa femme Elfride (1915-1970)*, Seuil ; traduction de « *Mein liebes Seelchen !* » *Briefe Martin Heideggers an seine Frau Elfride (1915-1970)*, DVA, Munich, 2005.

HEIDEGGER Fritz (1969), « *Ein Geburtstagbrief des Bruders* », in : *Martin Heidegger zum 80. Geburtstag von seiner Heimatstadt Meßkirch*, Klostermann, Francfort, p. 58-63.

HEIDEGGER-JASPERS/HEIDEGGER-BLOCHMANN (1996), *Correspondance*, traduit par Claude-Nicolas Grimbert & Pascal David, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie » ; HEIDEGGER-JASPERS (1990), *Briefwechsel 1920–1963*, éd. Walter Biemel & Hans Saner, Klostermann, Francfort ; HEIDEGGER-BLOCHMANN (1990), *Briefwechsel 1918–1969*, éd. J. W. Storck, Deutsche Schillergesellschaft, Marbach am Neckar, 2<sup>e</sup> éd. revue et corrigée.

HEIDEGGER Martin, *Denkerfahrten 1910-1976*, GA13, 1983.

HEIDEGGER Martin, lettre à Rothacker du 4 janvier 1924 (« Martin Heidegger und die Anfänge der "Deutschen Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte". Eine Dokumentation. 1922 bis 1941 », in : *Dilthey-Jahrbuch für Philosophie und Geschichte der Geisteswissenschaften*, tome 8, 1992-93, p. 181-225, ici p. 202).

HEIDEGGER Martin [15/10/1925], discours du 15 octobre 1925 pour le mariage de Fritz et Liesel Heidegger : « Zum Hochzeitstag von Fritz und Liesel Heidegger (15. Oktober 1925) », in : GA16, p. 52-54.

HEIDEGGER Martin [automne 1933], « Pourquoi restons-nous en province ? », *Écrits politiques (1933-1966)*, présentés, traduits et annotés par François Fédier, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1995, p. 150-151.

HEIDEGGER Martin [16/03/1936], « Zum 80. Geburtstag der Tante Gertrud », GA16, p. 341 *sqq.*

HEIDEGGER Martin [1948], « Le chemin de campagne » (*Der Feldweg*), texte écrit à l'automne 1948 pour le recueil commémorant le centième anniversaire (1949) de la mort du compositeur allemand Conradin Kreutzer et publié dans ce recueil ; tirage à part en 1956 chez Klostermann ; trad. fr André Préau, in : *Questions III et IV*, Gallimard, « Tel », 1996, p. 9-15.

HEIDEGGER Martin [1954a], « Du secret du clocher », « *Vom Geheimnis des Glockenturms* », in : *Aus der Erfahrung des Denkens*, GA13, p. 113-116.

HEIDEGGER Martin [1964], « Propos de table pour le 70<sup>e</sup> anniversaire du frère le 6 février 1964 », « *Tischrede zum 70. Geburtstag des Bruders am 6. Februar 1964* », GA16, p. 594-597.

HUSSERL Edmund, lettre à Heidegger du 10 décembre 1916, p. 128.

Martin Heidegger, lettre à Viktor Schworer du 2 octobre 1929, in : *Écrits politiques, op. cit.*, p. 282.

### Sources indirectes

*Heuberger Volksblatt. Anzeiger und freies Verkündigungsblatt für die Bezirke Meßkirch, Pfullendorf, Stockach und das angrenzende Hohenzollern und Württemberg*, paraît à partir de 1872.

*Gottesminne. Monatsschrift für religiöse Dichtkunst*. Beuron, 1903-.

*Oberbadischer Grenzboten-Anzeigebblatt für die badischen, hohenzollernschen u. württembergischen Grenz-Bezirke*, paraît à partir de 1898.

GADAMER Hans-Georg (1977), *Philosophische Lehrjahre*, Klostermann, Francfort.

GEIGER J.H. (1880), *Lesebuch für Volksschulen. Erster Theil. Bearbeitet unter Leitung des Grossh. Bad. Oberschulraths und in den einfachen Volksschulen Badens amtlich eingeführt.*

GISCHENDORF Julius (1912), *Das deutsche Vaterland. Ein Beitrag zur nationalen Erdkunde*, volume II des *Präparationen für den geographischen Unterricht an Volksschulen* en cinq volumes, 22<sup>e</sup> éd. revue et améliorée, Ernst Wunderlich, Leipzig.

GRÖBER Conrad, *Aus meinem römischen Tagebuch*, écrit de 1893 à 1898, imprimé en 1947 à Fribourg.

GRÖBER Conrad, *Geschichte des Jesuitenkollegs und -Gymnasiums in Konstanz*, Streicher, (332 p.), Constance, 1904.

GRÖBER Conrad, *Das Konstanzer Münster : seine Geschichte und Beschreibung*, Stettner, Lindau i.B, 1914.

GRÖBER Conrad, *Reichenauer Kunst, Heimatblätter, « Vom Bodensee zum Main »*, publié par le *Landesverein Badische Heimat e.V.*, Freiburg i. Br, Müller, Karlsruhe, vol. 1, 1922 ; vol. 2, 1924.

GRÖBER Conrad, préface au *Katholisches Jahrbuch für die Stadt Konstanz 1909*, A.-G. Preßverein, Constance.

GRÖBER Conrad & MERK Alfred, *Katholisches Jahrbuch für die Stadt Konstanz 1913*, A.-G. Preßverein, Constance, troisième édition.